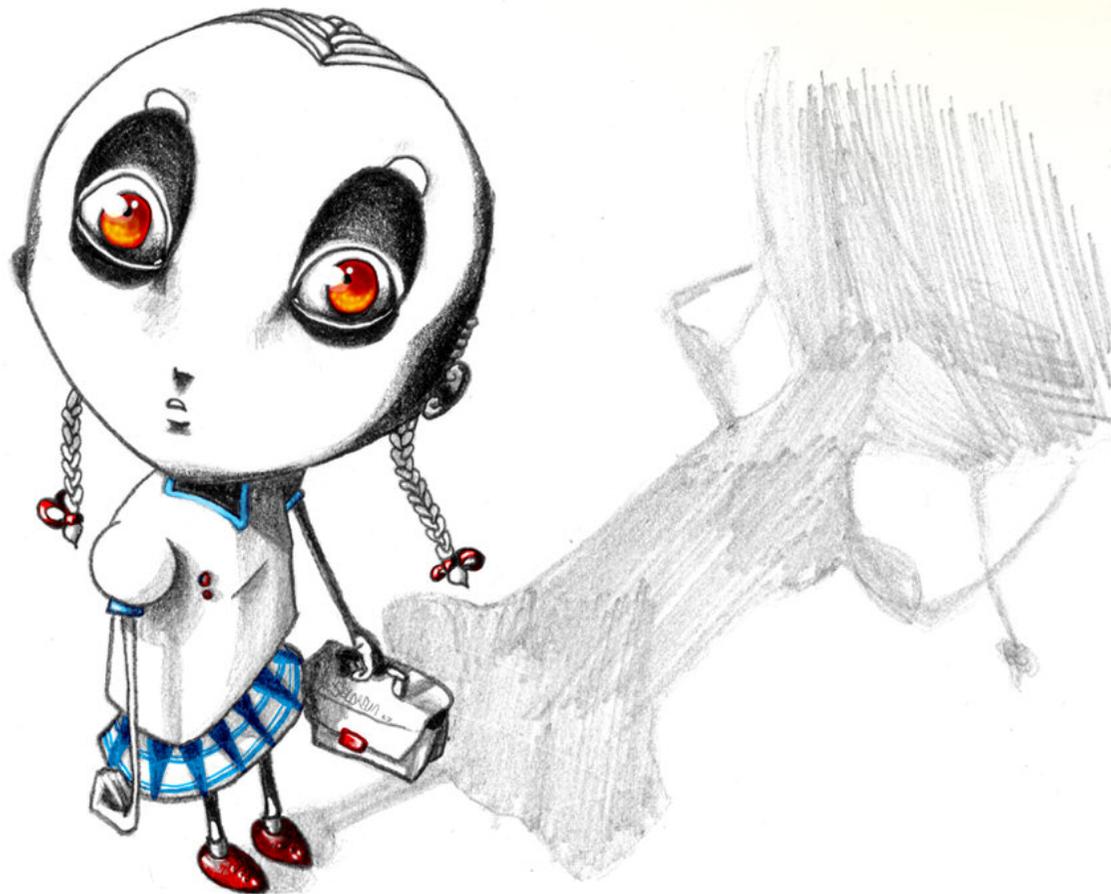


# Nuits d'Almor

Tome 2 :  
héros malgré lui



Edwin of



Les éleveurs de champions recommandent Nuits d'Almor.

## *Les nouvelles...*

- 9 La meilleure façon de célébrer un héros...**  
Écrit par Caroline Ravel  
Illustré par Magali Villeneuve
- 21 Super doublure**  
Écrit par Laurence Rodriguez  
Illustré par Alda
- 40 L'Usine, le Plan, le Destin...**  
Écrit par Anthony Boulanger  
Illustré par Olivier (Akae) Sanfilippo

## *Les articles et rubriques...*

- 5 Les coulisses des Nuits d'Almor**  
Par Zab
- 17 Qu'était-il venu faire dans cette galère ?**  
**Le héros fantastique selon Neil Gaiman**  
Par Marianne Lesage
- 33 Cinq conseils de lecture**  
33 Par Magali Duez (Cenedra)  
35 Par Cyril Carau (Aède)  
38 Par Alain Valet
- 48 La vie est belle**  
Par Laure Eslère
- 51 Le courrier des lecteurs**  
Par Zab
- 55 Présentations des illustrateurs de couvertures**
- 57 Nos remerciements**

Tyran des Nuits d'Almor : Audrey Jordan (Dahud)  
Co-rédactrice et correctrice : Marianne Lesage (Silence)  
Co-rédacteur et maquettiste : Alexandre Bocquier (Zab)

Couverture : Karma Seldreun (anciennement Yönten Lhamo) ou Angélique Kerval  
Quatrième de couverture : réalisée à partir d'une création d'Alexandre Dainche

Nuits d'Almor n°2 paru en août 2008. ISSN : 1954-376X

Blog : <http://nuitsdalmorever-blog.com/> Forum : <http://terredalmoreforumculture.net/> E-mail : [nosnuits@ifrance.com](mailto:nosnuits@ifrance.com)

Les textes et les illustrations restent la propriété de leurs auteurs respectifs.



**P**lan large, extérieur nuit, une baie, des gratte-ciels, un homme sans couleur sur le rivage. Sous ses yeux hébétés, un avion de ligne vient s'abîmer dans le fleuve.

Débris de carlingue, fumées méphitiques, vapeur de mort. Des cris, des cris partout. Et l'homme soupire. Va bien falloir y aller, quand même... A tous les coups, il va ruiner les chaussures qu'il a eu tant de mal à dégotter, cachées au fond d'une poubelle de Central Park. Et dix contre un que personne ne bougerait, si la situation était inversée. Mais allez, quoi, un bon mouvement...

Un bon mouvement. Si évident, à première vue, mais quel fossé entre nos vies à taille réelle et l'idée immensément folle qui nous pousse à nous jeter à l'eau, descendre le ravin, mettre la main dans le feu ! Aveuglement ou clairvoyance inopinée ? En une seconde, n'être plus la somme de nos années mais un bras qui soulève, une épaule qui apaise ? In vraisemblable et pourtant, d'aucuns semblent croire que l'action révèle l'homme, lui est indispensable – c'est d'ailleurs le parti pris du film de Stephen Frears dont est tirée la scène ci-dessus. « Héros malgré lui »... Être ordinaire et héroïque, mesquin et héroïque, humain et héroïque ? Il est tellement plus simple de peindre

le héros comme un être sur-humain, ab-humain, que de concilier ce qui semble inconciliable.

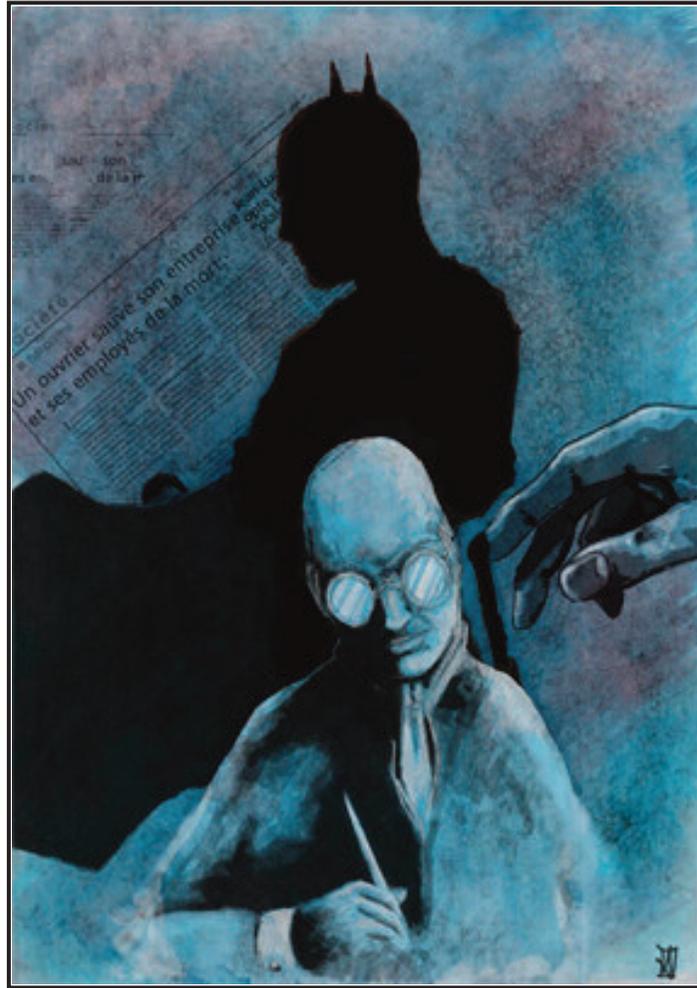


Illustration par Olivier (Akae) Sanfilippo

Ceci dit, l'intérêt pour nous, amis littérateurs, n'est pas tant de résoudre une question ontologique que de la mettre en scène. Le champ des possibles n'est néanmoins pas moins vaste que celui du questionnement, offrant une kyrielle de situations burlesques et tragi-comiques, éventuellement catastrophiques, sur lesquelles se faire les dents. À Nuits d'Almor, bien conscients de ce que l'insertion d'un individu lambda dans une situation qui n'a rien de normale est l'un des ressorts favoris des récits contemporains, nous nous sommes attachés à présenter des textes et des articles mettant en scène l'humanité des personnages, pas forcément preux, pas forcément habiles, pas forcément comme on aimerait qu'ils soient, juste humains, chair et sang.

Sur ces sages paroles, et comme on me souffle que ce numéro a déjà pris largement assez de retard, je vais héroïquement résister à la tentation de palabrer et vous laisse savourer en paix !



## Dahud ou la genèse d'un tyran

**E**n Terre d'Almor, tout le monde connaît Dahud, la célèbre créature mi-femme mi-chocolat qui a inspiré de nombreux artistes (dernièrement, Olivia Ruiz et sa femme chocolat). Sa réputation de croqueuses de lapins et de poules cacaoités n'est plus à faire. Mais son appétit et sa gentillesse apparente dissimulent un tyran adepte de la cravache verbale, torture que l'on pourrait résumer ainsi : « Si vous ne faites pas votre travail, vous serez privés de dessert ! ». Cruelle, certes, mais elle n'est pas la seule à jouer de formules. Certains dirigeants sont d'ailleurs bien plus perfides et usent de tournures plus alambiquées, telles que « Travaillez plus pour gagner plus » ou « Si vous n'aimez pas la France, quittez-la ! ». C'est sans doute pour sa franchise et son honnêteté que les sujets du tyran Dahud restent à son service, à moins que le chômage ne les effraie... Ah, mais non, c'est vrai qu'ils ne sont pas payés, enfin pas avec de l'argent. Malgré tout, ce personnage haut en couleur – quoique le brun noisette soit majoritaire – reste une énigme pour le commun des mortels. Même les brillants frères Bogdanoff n'ont pas réussi à percer ses mystères. Pourtant, aujourd'hui, notre espion, heu, notre envoyé spécial almorien nous ramène LE scoop ! Oui, vous avez bien lu, il va faire la lumière sur les origines de cet être singulier...

Quand Dahud vint au monde, elle était « normale » ; comprendre : aussi insupportable que les autres bébés. Elle passait son temps à brailler, roter, vomir et faire dans ses couches. Je sais, le mythe vient de se briser en un instant. Mais son destin bascula alors qu'elle était à peine âgée de six mois... Sa mère, grande cuisinière, inventait toutes sortes de recettes et plus particulièrement des desserts. Ce jour-là, elle était en train de préparer une étrange pâte à base de chocolat et de noisettes dans une énorme marmite. Sa fille se mit à pleurer – sans doute pour manifester son mécontentement sur la famine dans le monde – et sa mère dut la bercer dans ses bras tout en continuant de remuer le chocolat. Et le drame survint... Son enfant lui échappa des mains et disparut sous une épaisse couche sucrée. Dahud ne récolta que de légères brûlures, mais son métabolisme avait été marqué au fer rouge par cette étonnante recette. L'addiction nutellisée venait de naître. Par la suite, elle rendra dépendantes de nombreuses personnes et aidera aussi à soigner quelques milliers de dépressions.

Dahud avait goûté la recette originelle, elle s'était même baignée dedans. À partir de ce jour, elle en rêva nuit et jour. Son corps réclamait sans cesse cette substance. Mais ses parents refusaient catégoriquement de lui en donner, ne serait-ce qu'une bouchée.

« Non, Dahud, lui répétait sa mère. Tu es tombée dans la marmite quand tu étais petite.

– Juste une cuillère... suppliait l'enfant, les larmes aux yeux.

– Non, ça suffit ! Pas de Nutella pour toi. »

Les mois, puis les années passèrent avec une lenteur insoutena-



ble pour Dahud. Ses parents surveillaient son alimentation de près, de trop près. Ils étaient allés jusqu'à placarder sa photo dans les supermarchés du quartier pour qu'aucun commerçant ne lui vendît de cette matière onctueuse qui faisait désormais fureur. Enfants, femmes et hommes s'arrachaient les pots sur les étagères. Le produit se révélait incontournable tant pour les petits-déjeuners, les goûters que les jeux érotiques. Mais Dahud, elle, pouvait seulement tenter de se remémorer l'onctuosité du Nutella. Et au fil du temps, sa tristesse et ses pleurs s'étaient mutés en haine et en cris. Elle était en plein dans l'âge bête, et sa crise d'adolescence allait débiter d'une manière fracassante.

« Nutellaaaaaa ! s'exclamait-elle régulièrement. Je veux du Nutella ! »

Puis un matin, elle se réveilla en sueur, ses longs cheveux bruns collés sur sa poitrine moite, les tétons durs... (NDLR : Hé, doucement les fantasmes !) Son visage se gorgeait de sang. Ses veines et ses muscles se gonflaient anormalement. Il lui fallait du Nutella ! C'était plus qu'une envie, c'était un besoin vital. Elle bondit hors de son lit en criant : « Nutellaaaaaa ! ». Son réveil sonna. Elle voulut l'éteindre, mais la simple pression fit exploser l'appareil. Une force jusqu'alors inconnue l'envahissait et se propageait à travers son organisme. Sous l'effet de l'accroissement brutal de ses muscles, le pyjama vert de Dahud s'était déchiré et n'était plus qu'un haillon, en avance sur la mode de trois ou quatre siècles. Cette énergie agissait comme un concentré d'adrénaline. Dahud ne songeait plus qu'à une chose : napper son estomac d'une fameuse pâte à tartiner.

Tuméfiée, elle s'élança ainsi dans la rue, son corps dissimulé

sous quelques guenilles par égard pour la pudeur des lecteurs.

« Nutellaaaaaa ! » hurlait-elle.

La plupart des gens s'enfuyaient à toutes jambes en l'apercevant, chose la plus sensée à faire en pareille circonstance. Mais quelques farceurs osèrent s'approcher de celle qui fut plus tard baptisée l'Incroyable Dahud. Ce groupe d'adolescents crut de bon ton de se railler d'elle et ils lui lancèrent à tour de rôle de charmantes expressions : « Adrieeeeene ! », « Téléphone maison ! » ou plus sobrement : « Oh, le monstre ! ». Bref, j'en passe et des pires. Paix à leurs âmes. On peut prier pour leurs âmes au cimetière de la ville..

Après cet incident mineur, l'Incroyable Dahud continua d'errer dans la cité jusqu'au moment où elle entendit une musique enchantresse capable d'hypnotiser tous les enfants et gourmands invétérés.

« Glaces, vanille, chocolat ! »

Le camion du marchand de glaces s'approchait d'elle rapidement, mais elle le rejoint encore plus vite et l'attrapa au vol comme s'il s'agissait d'une vulgaire balle de tennis.

« Choclaaaaaaat, dit-elle en lâchant de longs filets baveux. Miam. Je vais tout manger. »

Et c'est ce qu'elle fit. Elle engloutit tous les bacs emplis de chocolat du marchand de glace, désormais bon pour l'ANPE et une thérapie à vie. Mais le chocolat, aussi bon fût-il, ne représentait qu'un ersatz de Nutella pour elle. Il lui fallait se délecter du produit originel, non des dérivés. Elle repartit donc rôder dans les rues à la recherche d'un supermarché ou d'une pâtisserie. Mais son odorat n'était pas aussi aiguë que son sens du goût, et elle effrayait tant les passants qu'il lui



était difficile de demander son chemin. Par contre, la police ne l'avait pas ratée. Plusieurs voitures encerclèrent l'Incroyable Dahud. Elle était acculée, à bout de souffle, sans autre arme que ses poings. Pourtant, elle tambourinait déjà sur les véhicules de patrouille, l'air de rien bien sûr... Quelques secondes plus tard, elle s'écrouta de toute sa masse sur l'une des voitures. Ce n'était pas sa couche douillette, mais elle devait faire avec. Un tireur d'élite posté sur le toit d'un immeuble venait de lui injecter une puissante dose de Nutella allié à un pourcentage élevé de cacao. L'Incroyable Dahud disparut en quelques secondes pour redevenir la douce et presque tranquille Dahud. Pour le moment, elle planait à Nutella's Land, un pays imaginaire où les bâtiments, les rues, les arbres et même les feuilles d'impôts sont constitués à partir de cette matière onctueuse.

Le lendemain, Dahud se réveilla dans une cellule en verre blindé, les bras glissés dans une camisole de force. Il était hors de question pour le gouvernement de laisser une créature si terrifiante en liberté ou à la charge de ses parents. Il fallait un personnel qualifié pour la traiter, et surtout une dose quotidienne de Nutella qui ne devait être dépassée sous aucun prétexte. Juste deux cuillères le matin et deux le soir. Le traitement était brutal, mais le non-respect de ses règles risquait à tout instant de permettre à Dahud de redevenir l'Incroyable Dahud, dévoreuse de chocolat, croqueuse d'œufs de Pâques...

Il n'y eut plus aucun incident pendant des mois. Dahud était presque devenue une adulte à présent. Elle vivait toujours dans sa cellule capitonnée, mais elle avait des professeurs particuliers et des scientifiques venaient l'ausculter fréquemment.

Un jour, elle reçut une visite des plus singulières. Une jeune femme, agent au FBI, arriva à l'improviste dans le couloir obscur où se trouvait Dahud, les yeux hagards et les cheveux hirsutes. Elle s'arrêta devant la cellule de cette dernière, à l'abri derrière le verre blindé, et sortit sa carte.

« Bonjour. Je suis l'agent Starling, du FBI. »

*Le FBI ?* s'interrogea Dahud en son for intérieur, terrorisée. *Ils doivent vouloir faire des expériences plus poussées sur moi. Ils vont peut-être me torturer, me disséquer, disloquer mes membres.*

« Vous êtes bien Hannibal Lecter ? »

Dahud fut soulagée en un clin d'œil. Curieuse de connaître la suite, elle répondit d'un air nonchalant : « Ça dépend.

— Cela dépend de quoi ?

— Vous pourriez m'apporter un pot de Nutella ?

— Du Nutella ? s'étonna-t-elle. Oui, cela devrait être possible.

Je le ferai passer sur mes notes de frais. »

Moins d'une heure plus tard, l'agent Starling revint avec un pot de Nutella taille XXL. Dahud n'en espérait pas tant.

« Voilà votre pot de Nutella.

— Merci. »

Starling glissa le pot dans le trou au bas de la porte, destiné au passage des aliments, et Dahud bondit sur l'objet.

« Vous ne désirez rien d'autre ? Je peux vous poser une ou deux questions à présent ?

— À moi ou à Hannibal ?

— Vous n'êtes pas Hannibal ?



— Non, moi c'est Dahud. Hannibal est à côté.

— Je vois. »

L'agent Sterling s'éloignait dans le couloir, dépitée de s'être fait berner comme une débutante, tandis que Dahud se déliait déjà de sa camisole de force avec une vigueur prodigieuse. Un instant plus tard, elle avait la tête plongée dans le pot de Nutella. Son cœur s'accéléra, ses muscles gonflèrent... L'Incroyable Dahud était de retour. Elle poussa un cri effroyable et, d'un puissant coup de poing, brisa la vitre blindée de sa cellule. Elle se mit à bondir dans les couloirs à la recherche de la sortie qui ne tarda pas à apparaître.

« Liiiiibre ! s'exclama-t-elle. Enfin, libre ! »

Ces longs mois de captivité lui avaient permis de développer son imagination. Ainsi, elle s'était créé un univers entier et complexe dans sa tête. Et maintenant qu'elle était sur le point de rejoindre la liberté, tous ses rêves se bousculaient dans son esprit.

« Je vais voler tous les pots de Nutella du monde ! Je vais fonder mon propre royaume avec des usines de Nutella. Il y aura des fontaines où le Nutella coulera à flot, des crottes de chiens en Nutella, des bonbons au Nutella, des glaces au... »

Ce dialogue doit être arrêté pour une raison évidente de surabondance publicitaire pour *\*bip\**, marque pour laquelle, de surcroît, nous ne touchons pas le moindre centime ; un scandale !

*La suite au prochain tome ?*

Vous pouvez retrouver une présentation de l'équipe des Nuits d'Almor à cette adresse :

<http://nuitsdalmor.over-blog.com/article-4319031.html>



La meilleure façon de célébrer un héros... illustré par Magali Villeneuve



— Fais un peu attention ! Tu vas encore me casser quelque chose !

Ce n'était jamais que de la quinzième fois de la journée que la patronne le houspillait de la sorte. Pourtant, Lucien n'avait rien abîmé, du moins pas de façon visible. Pour le moment. Sa maladresse devenue proverbiale jouait en permanence contre lui et lui gâchait prodigieusement la vie. Le seul emploi qu'il était parvenu à conserver était celui-ci, garçon de salle de *Chez Iris*, la taverne des voyageurs, la plus fréquentée de la ville du fait de la relative fraîcheur des produits proposés. Si la maîtresse-femme qui lui donnait du travail le lui laissait, c'était probablement parce qu'il lui était difficile de casser sa vaisselle en bois ou fer blanc. Et qu'il réussissait à en rattraper le contenu avant que celui-ci ne s'écrase au sol. L'expérience, sans aucun doute.

Ses idioties involontaires étaient devenues, à force, un véritable spectacle attirant de nombreux parieurs : « Dix contre un qu'il renverse un client aujourd'hui », « Vingt pièces de bronze que la journée sera calme », etc. Voilà ce que l'on entendait dans l'auberge. Certains gagnaient même de grosses sommes par ce biais, tandis que d'autres, plus malchanceux, avaient tenté de corrompre le jeune homme. En vain. Il refusait, bêtement, à chaque proposition. Lucien était honnête au plus haut point, frôlant la naïveté stupide par instants. C'était là sa seconde spécialité. Il en avait une troisième.

Il suffisait d'observer attentivement la silhouette dégingandée du serveur pour s'en rendre compte tôt ou tard. Le phénomène se produisait presque quotidiennement. Pour l'heure, Lucien valsait entre les tables pleines en cette journée d'été. Il ne remarqua pas tout de

suite le groupe bruyant de négociants, trop occupé qu'il était à tenter de rattraper une coupelle volante. Un joueur retors lui fit un discret mais très efficace croque-en-jambes. Le malheureux perdit l'équilibre, lâcha une écuelle vide sur laquelle il trébucha une seconde fois et partit percuter la tête la première le thorax d'un gros marchand rougeaud. Le choc sonna le jeune homme et expulsa de la gorge de l'imposant commerçant l'os de poulet qui l'étouffait et qui provoquait une vive agitation chez ses compères.

— Par les dieux, haleta-t-il. J'ai vraiment... cru que j'allais... y passer.

Ses associés manifestèrent avec enthousiasme leur soulagement, alors que le reste de la salle explosait en rires et applaudissements.

— Sacré Lulu ! s'exclama un client en l'aidant à se relever. On peut dire qu'avec toi, le spectacle est assuré à chaque repas.

Qu'il ait sauvé la vie d'un homme et qu'il faille peut-être l'en remercier ne vint à l'esprit de personne. Après tout, il ne s'agissait là que d'un accident, il n'avait rien accompli de bien héroïque. Il ne l'avait même pas fait exprès. Tout le monde considérait cela comme parfaitement normal. Le phénomène se reproduisait régulièrement sans que personne n'y trouve à redire.

Qu'il sauve une jeune femme de la noyade en faisant tomber accidentellement un tonneau vide dans le canal juste à côté d'elle ou qu'il éloigne un chien enragé d'un enfant en lui renversant une marmite de soupe bouillante sur le poil, rien de tout cela n'était jamais considéré que comme d'heureux incidents. Aucune gratitude ni remerciement pour Lucien, il n'y avait pas de mérite à être aussi



maladroit. Cela prêtait juste à rire... et à parier.

Personne en ville ne rendait autant de services que le pauvre jeune homme. Personne ne s'en trouvait aussi malheureux que lui. Sujet de moqueries incessantes à la limite du mépris, incapable d'accomplir correctement les tâches qui lui incombaient, fui par tous ou presque dans l'intimité – la poisse étant peut-être contagieuse –, Lucien était un garçon triste et seul en dépit de son caractère enjoué que d'aucun prenait pour de l'imbécillité et qui ne servait qu'à renforcer son image de bouffon involontaire. Il se sentait inutile, incapable, mal-aimé. Néanmoins, un indéfectible optimisme lui soufflait qu'un jour prochain, il serait enfin reconnu à sa juste valeur.

Et ce moment tant espéré arriva plus vite que prévu.

La ville, cité-franche à idéologie républicaine, se trouvait sur la route d'un duc voisin parti envahir quelque territoire frontalier avec son armée. Prendre au passage un important centre d'échanges commerciaux sous sa coupe lui apparaissait comme un plus appréciable. Bien sûr, il y avait des troupes payées pour défendre citoyens, négociants et marchandises, mais elles étaient peu nombreuses et mal organisées. En outre, un siège risquait de ruiner l'économie locale. Il fallait trouver une solution autre que la reddition, rejetée avec force par les citadins jaloux de leurs libertés. Aussi le bourgmestre, à court d'idées, réunit-il en conseil extraordinaire l'ensemble de la population sur la Grand' Place.

Ce fut un brouhaha ignoble, un tintamarre des diables qui se déchâna lorsqu'un conseiller risqua un « Qui a une idée ? », vacarme qu'il fallut calmer à coups de corne de brume et de crissements de craie

sur pierre et ardoise. Quand, enfin, un semblant de silence s'instaura, quelques suggestions plus ou moins censées furent émises, jusqu'à ce que maître Jérôme, ingénieur en chef, proposât la solution qui, théoriquement, les sauverait tous.

— Je ne vois qu'une seule possibilité, rugit sa voix caverneuse. Elle va nous coûter, mais moins que toute autre.

Il fit une pause faussement tragique qui angoissa tout le monde, avant d'ajouter :

— Nous devons faire sauter le barrage ouest lorsque les troupes du Duc franchiront le guet. Comme il est situé dans le passage le plus encaissé de la vallée, le gros de l'armée sera submergé sans avoir le temps de fuir.

— La ville ne risque-t-elle pas d'être touchée, elle aussi ? s'inquiéta son dirigeant.

— Nous perdrons un ou deux pontons, des champs seront inondés, tout au plus. Nous sommes sur un des affluents de la rivière, éloigné du lit principal. Au pire, le niveau de l'eau montera un peu.

— Pour que votre plan fonctionne, objecta une commerçante, il faudrait que le Duc n'emprunte aucun des ponts, ce qui me paraît fort improbable.

— Sauf si, au préalable, nous les faisons sauter également.

— Qui piègera le barrage ? demanda un quidam.

— Mes gars s'en chargeront. Il y a juste un tout petit souci : aucune mèche n'est assez longue pour nous permettre de faire exploser les barils de poudre à distance de sécurité. Il faut quelqu'un sur place pour les allumer au moment idoine. Or, je n'ai aucun volontaire.



Un murmure angoissé accueillit cette déclaration. Toutes et tous se regardaient à la dérobée, gênés. Personne ne se sentait vraiment l'âme d'un héros prêt à sacrifier sa vie pour sauver celle de ses concitoyens. Un silence oppressant, honteux presque, suivit et s'installa durablement.

Dans la foule, Lucien examinait ses pieds avec une attention particulière, tout aussi démoralisé et embarrassé que les autres. Soudain, quelqu'un lui attrapa le bras et le secoua avec énergie. Le jeune homme reconnut alors un client régulier de *Chez Iris* qui le dévisageait avec de grands yeux confiants, un sourire joyeux aux lèvres. Bernard le bibliothécaire, si sa mémoire ne lui jouait pas de tours.

— Pourquoi tu n'y vas pas, Lulu ? lui demanda-t-il. Tu te plains toujours de ne pas être reconnu à ta juste valeur. C'est l'occasion : si tu réussis ce coup-là, tu seras un héros.

— Je sais pas, marmonna Lucien, assez peu enthousiaste à l'idée de ne pas en revenir vivant. C'est dangereux, quand même...

— Allez, insista Bernard. Tente le coup.

— Ouais, c'est une bonne idée ! s'exclama un homme à côté d'eux. Vas-y, Lulu !

— Le serveur va y aller, renchérit une voix.

— Lulu va nous sauver ! relayèrent d'autres citoyens.

— Heu... Attendez une seconde !

Alors là, c'était vraiment la meilleure de l'année ! Qu'avaient-ils donc tous à le pousser ainsi ? Oubliaient-ils à quel point, lui, Lucien, était peu qualifié pour une telle mission ? Tous se plaisaient pourtant à lui rappeler quotidiennement combien il était incapable, inutile, négligeable, quoique particulièrement distrayant à sa manière. Et

aujourd'hui... Ah, quand il fallait se moquer, fanfaronner et palabrer, il y avait du monde, ça oui ! Mais dès qu'il fallait agir et risquer sa peau, plus personne. C'était si facile de se décharger sur le premier imbécile venu. Lui, en l'occurrence. Qu'allait-il y gagner, sinon de graves ennuis ?

— Pourquoi est-ce que ça tombe sur moi ? gémit le jeune homme.

Personne n'entendit le principal intéressé. En un rien de temps, la nouvelle d'un volontaire désigné par le peuple se répandit comme une traînée de poudre. Lucien fut poussé sans méchanceté ni ménagement jusqu'à l'estrade où se tenaient les notables. Maître Jérôme et le bourgmestre l'accueillirent avec chaleur, visiblement soulagés par sa décision forcée. D'ailleurs, tout le monde avait l'air si heureux que l'un des leurs se soit dévoué à leur place, que le petit serveur n'osa pas protester. Après tout, il n'avait jamais aimé faire de la peine aux autres. Et puis, il avait si souvent déçu... Il s'était si souvent déçu... De plus, il semblait apprécier que, pour le moment, on oubliât Lulu l'emporté et ses maladresses. En cet instant, il portait tous leurs espoirs. Cette constatation inattendue fit s'envoler ses réticences. Croyez-le bien, il allait s'appliquer à ne pas les décevoir. Il accepta donc la mission avec un aplomb et une assurance que l'on ne lui avait encore jamais vus.

Jérôme supervisait les dernières phases de l'opération sabotage. L'inquiétude régnait sur le barrage. Les troupes du Duc approchaient, menées par un chef rendu furieux par la résistance inopportune opposée par la ville-franche. Tous se démenaient pour être prêts à temps. Une ingénieure débutante avait même été spécialement affectée à la



tâche ingrate de faire répéter inlassablement à Lucien les gestes qu'il aurait à accomplir pour mener sa mission à bien.

— Encore une fois, asséna la jeune femme. Quand tu entends le signal, tu enflames toutes les mèches avec la torche. Vérifie bien qu'elles soient toutes allumées avant de te tirer le plus vite possible. Pas de bêtises.

— D'accord, d'accord, grommela son élève, exaspéré. C'est bon, j'ai compris.

— Ne vas pas allumer avant le coup de corne...

— J'ai compris, te dis-je !

L'ingénieure le dévisagea, dubitative. Elle aussi connaissait sa réputation et ne lui accordait qu'une confiance mitigée, ce qui énervait Lucien au plus haut point. Après tout, ne risquait-il pas sa vie pour cette fille et ses semblables ? Elle pourrait être un peu plus agréable et arrêter de le considérer avec un mépris à peine voilé, ce serait vraiment la moindre des choses.

Maître Jérôme et ses aides achevèrent finalement leur tâche. Le vieil homme attacha la demi-douzaine de mèches longues avec une ficelle et les déposa près du brasero installé à l'attention du futur martyr... héros. Il observa un long moment celui-ci, puis lui saisit le bras avec chaleur.

— Tout est en place, mon garçon. Bonne chance.

— Merci...

Et ceci dit, la petite troupe s'éloigna, le laissant seul au milieu de l'ouvrage de pierres et de terre qui bientôt cesserait d'exister et qui, pour l'instant, retenait encore la furie des eaux. Un apprenti revint sur ses pas pour lui crier :

— N'oublie pas que tout le monde compte sur toi, pour une fois !

Ou comment rajouter de la pression, tout en sapant un peu plus la faible confiance en lui dont disposait le jeune homme. Agréable, vraiment...

Lucien s'assit près du foyer, immobile pour ne pas tenter la malchance. Il médita quelques instants sur l'ironie de la situation. Lui qui rêvait de reconnaissance, de gloire, ou juste d'être utile à autrui, et un minimum remercié pour cela, voyait ses espérances comblées au-delà de toute attente.

Malheureusement, il risquait fort de ne pas vivre assez longtemps pour profiter de sa future et méritée célébrité. L'enthousiasme très momentané qui l'avait saisi sur la Grand' Place s'était envolé très vite, remplacé aussitôt par une panique pure difficile à dissimuler. Il était parvenu tant bien que mal à garder la face, mais maintenant... Seul avec ses pensées et sa peur, il pouvait enfin leur donner libre cours. Et ruminer sa colère.

Les moqueurs et les méprisants n'avaient pas eu trop de scrupules à l'envoyer ainsi au casse-pipe, le sourire aux lèvres. Qu'ils étaient veules et lâches ! Imprudents, aussi. Imaginez que sa maladresse proverbiale vienne tout gâcher ! Et lui, qu'il était bête de ne pas avoir résisté et refusé ! Jouer les héros, c'était bien beau, mais à choisir, il aurait préféré continuer à vivre son destin de comique involontaire de service. Non pas qu'il eût de merveilleuses expériences à vivre. Seulement, il n'était pas vraiment préparé à ce qui était censé se passer après la mort. À son âge, on ne pense pas sérieusement à ces choses-là, on se croit encore immortel... Comme on a tort !

Le jeune homme s'allongea pour admirer le ciel, espé-



rant ainsi oublier la terreur qui lui tordait les entrailles. Un beau jour pour mourir, auraient dit les guerriers – qui racontaient décidément beaucoup d'idioties. Il s'abîma dans la contemplation des rares nuages s'étirant sous la voûte céleste. Jamais auparavant il n'avait apprécié à leur juste valeur leur beauté évanescence. À bien y réfléchir, il ne s'était pas non plus donné la peine d'admirer quoi ce fût autour de lui de toute sa courte histoire. Il s'était contenté de maudire sa vie d'ennui, singulier et pluriel. C'était vraiment trop bête d'attendre la probable fin du voyage pour découvrir les petits plaisirs tous simples de l'existence.

Le serveur se redressa brusquement en jurant. Quelle folie l'avait pris là ? Qu'importait donc une hypothétique reconnaissance de personnes qui de toute façon ne l'appréciaient pas ! Cela ne valait pas la peine de se mettre en danger pour si peu. Après tout, il vivait pour lui-même, pas pour les autres. Il était encore temps de renoncer, de retourner à sa petite vie tranquille, de faire toutes les choses qu'il avait finalement envie de découvrir. Ce serait lâche, certes, mais beaucoup plus malin. Et long.

D'un autre côté... Qui allait le remplacer s'il partait maintenant ? Personne, bien sûr, il était trop tard pour cela. Et si le barrage ne sautait pas, la ville serait probablement rasée, donc adieu le train-train quotidien rassurant, quoi qu'il choisît.

— J'aurais vraiment dû rester couché...

Soudain, un long coup de corne de brume le fit sursauter, suivi d'un autre, plus sec. Le signal. Sans réfléchir, Lucien sauta sur ses jambes et renversa le brasero sur le bouquet de mèches qui s'enflamma aussitôt. Il détala alors à toute allure vers un endroit plus sûr. Il était rapide, il pouvait y arriver à temps. Mais le pauvre garçon avait compté

sans sa malchance et sa maladresse. Il se prit les pieds dans une imperfection de la structure et s'évala à terre de tout son long. Il tentait de se relever péniblement lorsqu'une série de violentes explosions simultanées ébranla le barrage, le rejetant au sol. Toute la construction vibra, puis s'effondra dans un vacarme de fin du monde, libérant les flots enragés, trop longtemps retenus derrière la muraille moribonde.

L'opération fut un franc succès. La rivière furieuse emporta les trois quarts des troupes ducales dans sa course vers l'océan, bloquant les survivants de part et d'autre de son lit étendu, où la milice locale se fit un devoir et une joie de les massacrer. Des champs furent perdus, de même que des embarcations et quelques infrastructures, comme prévu. Mais, les populations en aval ayant été prévenues, on ne dénombrâ aucune perte humaine chez les défenseurs. Les dégâts, en proportion de la menace, se révélèrent minimes.

Le bourgmestre déclara ce jour chômé et une grande fête fut organisée pour commémorer cette victoire éclatante. On mangea, on but énormément, on dansa, on chanta et l'on célébra les nouveaux héros locaux : maître Jérôme et son équipe. Les commerçants et artisans, ainsi que tous les bourgeois, se cotisèrent pour leur élever une statue et leur offrir une rente confortable. Ils furent même dispensés d'impôt à vie. Tous les acclamaient.

Mais de trace de Lucien, le véritable héros, point. On ne retrouva pas son corps, comment aurait-on pu ? Personne ne pensa pourtant à l'associer à la survie de la cité. Il était dur de le considérer comme autre chose qu'un maladroit farfelu. Il n'avait pas de famille ou d'amis pour défendre sa cause. De plus, qu'avait-il vraiment fait



d'héroïque ? Allumer quelques mèches ne l'était pas. Après tout, il s'était porté volontaire. Et il avait raté sa sortie. Quel maladroit, franchement ! Devait-on le féliciter pour cela ? De toute façon, il n'était plus là pour se plaindre et les absents ont toujours tort. On l'écarta du triomphe avec toute la mauvaise foi et la mauvaise conscience possibles, on oublia les services rendus pour ne retenir que les pitreries involontaires et le ridicule dans lequel il semblait si souvent.

Seules quelques rares personnes reconnurent les mérites du jeune homme à leur juste valeur. Notamment Madame Iris, sa patronne, qui l'aimait bien et à qui il manquait, renomma sa taverne *Chez Lucien*. Bernard, surtout, culpabilisait. Après tout, n'était-il pas celui qui avait poussé le brave garçon dans cette mission suicide ? Il prit la plume pour lui consacrer un récit en vers intitulé *Le Vaillant Lucien*, relatant sa vie malheureuse, apportant la joie à tout autre que lui. L'ouvrage ne connut qu'un succès d'estime.



## L'auteur : Caroline Ravel

Caroline Ravel, après avoir erré dans le milieu juridique, puis dans une librairie, se tournera sous peu vers les relations humaines (tout ça à 26 ans et des poussières, si ce n'est pas une belle girouette !).

La seule chose stable : l'écriture. La présente nouvelle est néanmoins la première à sortir du cercle familial et des tiroirs.

## L'illustratrice : Magali Villeneuve

Née en 1980 à Bordeaux, elle passe son enfance sans vraiment s'intéresser au dessin. Petite fille, elle est plus attirée par la danse ou le chant et se projette plutôt dans ce genre de voie (enfin, comme un enfant peut se projeter, dit-elle).

À l'adolescence, passionnée par l'art de l'animation 2D, Magali rêve du métier d'assistante animatrice.

Ce qu'elle ignorait, c'est qu'une autre bifurcation l'attendait en découvrant une chose qui lui était alors quasiment inconnue : la littérature fantasy. À presque 20 ans, la voilà finalement décidée.

N'ayant pas les moyens de s'offrir une école, elle apprend tout en autodidacte et n'épargne pas ses nuits, tout en ayant un travail alimentaire à côté. Puis, quelques années plus tard, elle rassemble assez de courage pour soumettre ses travaux aux éditeurs et (elle touche du bois), cela lui a plutôt bien réussi jusqu'ici.

Elle puise son inspiration dans la littérature, mais aussi pour beaucoup dans la musique qui lui est essentielle pour travailler. Mais c'est avant tout sa fascination pour l'intarissable vecteur d'émotion que représente l'association du trait et de la couleur qui la pousse à poursuivre sans jamais se blaser.

### Illustrations publiées :

- Couverture de *Cavatines*, roman de Laure Eslère, éditions L'Olibrius Céleste.
- Couverture de l'anthologie *Élément I : La Terre*, éditions Griffes d'Encre.
- Couverture du webzine *Le rêveur solitaire*.
- Couverture du fanzine *Éclats de Rêves* numéro 14.

- Illustration de couverture et illustration intérieure d'*Esprits Mutants : deuxième génération* du club Présence d'Esprits.
- Couverture et illustrations intérieures *Les Débris du Chaudron* de Nathalie Dau, éditions Argemios.

Et plein d'autres sur : <http://mvilleneuve.griffedencre.fr/>



## Le héros fantastique selon Neil Gaiman

**P**renez votre voisin de palier, votre collègue d'*open space*. Un type et, avec un peu de chance, un brave type. Pas de quoi s'affoler ni faire un roman, me direz-vous. Eh bien si ! On peut le déplorer, mais le protagoniste romanesque moderne ne s'appelle plus Roland, Fabrice ou D'Artagnan, mais bien plutôt <insérer ici le nom de votre voisin d'*open space*>. Question d'identification, etc. Quoi qu'il en soit, le héros moderne se distingue surtout par son absence de caractère distinctif. Certains voient là l'occasion de peindre le monde dans sa triste monotonie, d'autres, plus fantasques, décident d'infliger au malheureux réceptacle toutes sortes d'aventures déli-rantes.

C'est le cas de notre joyeux luron du jour, Neil Gaiman, auteur anglais et prolifique (aucun rapport, je sais), digne successeur, si besoin est, de Terry Pratchett et Douglas Adams. Déjà célèbre pour les aventures graphiques de *Sandman*, Gaiman s'est également fait un nom dans le roman, la nouvelle et, plus récemment, le cinéma, raflant au passage la quasi-totalité des prix possibles. Un auteur qui, sans être absolument novateur, manie avec brio la fantasy et la science fiction, le drame et l'ironie, le type lambda et le héros épique. Démonstration...

### Faire profil bas ?

Postulat de base : de héros vengeur et musculeux, point. Il ne faut pas entendre par là un être légendaire et surhumain. Non, le héros ici n'est pas une créature hors norme, il ne se sait pas héroïque. Il est... là, et

c'est déjà pas mal. Le monsieur Tout-le-monde est peu ou prou un passage obligé de la littérature fantastique. Ou plutôt de cette frange de la littérature fantastique qui lorgne vers le réalisme et le roman de mœurs. Gaiman choisit donc, avec ses trois romans centraux *Neverwhere*, *American Gods* et *Anansi Boys*, de se placer dans un genre qui se définit par les événements, les phénomènes hors nature : c'est rarement au personnage de porter en lui l'étrange. De fait, ses héros sont des gens comme vous et moi. Un physique avenant mais pas trop, un travail facilement oubliable, une vie sociale et amoureuse minime, option catastrophes sous-jacentes.

Rien de nouveau, donc, sous le soleil anglais : les héros de Gaiman sont des gens normaux, menant des vies normales. Et qui y tiennent ! Certains, comme Richard (*Neverwhere*) ou Gros Charlie (*Anansi Boys*) sont même des monomaniaques de la normalité, ce dernier refusant comme un anathème tout détail farfelu car cela lui rappelle son père, l'inénarrable Anansi des contes africains. Gros Charlie prend des sueurs froides à l'idée que son père pourrait lui « faire honte », c'est-à-dire attirer les regards sur lui. Sortir du lot. Notons à son sujet que pas une seule fois au cours du roman Gaiman ne précise que son héros est noir. Refus de stigmatisation ? Peut-être ; refus en tout cas de doter Gros Charlie du moindre signe particulier – sa délirante famille valant tous les signes particuliers du monde, sans doute. De la même façon, rien ne prédispose Coraline, dans le roman jeunesse éponyme, à vivre l'aventure angoissante qui la menace, rien sinon un ennui invincible.

Ce culte de la normalité et du quotidien, on le retrouve aussi



chez des personnages moins anodins, tels que le démon Rampa et l'ange Aziraphale, héros dépassés du roman coécrit avec Terry Pratchett, *De bons présages* : s'ils cherchent à empêcher l'Apocalypse, c'est avant tout pour conserver leur confort et la banalité chérie de leurs vies. Surprenant, et bien entendu, hilarant ! De même Tristran Thorne, protagoniste de *Stardust*, si complètement absorbé par la promesse faite à une jeune fille qui se moque de lui qu'il en oublie de noter à quel point les événements sont extraordinaires et entend n'être rien d'autre, jusqu'au bout, qu'un amoureux transi. De même, le héros d'*American Gods*, Ombre : sa femme morte, son boulot de garde du corps auprès de l'inquiétant Voyageur, voilà ce à quoi il entend se cantonner. Sans faire de vagues, surtout, sans poser de question.

Fantastique ou fantasy, le héros selon Gaiman conduit sa vie en faisant profil bas, conscient qu'il ne faut pas trop en demander et se contenter de ce que l'on a. Qu'importe que la fiancée soit odieuse et carriériste (*Neverwhere*) ou moralisatrice, affublée d'une mère invivable (*Anansi Boys*), ou encore qu'elle soit une effroyable pimbêche, vaniteuse et cruelle (*Stardust*) du moment que l'on a une fiancée et l'illusion d'aimer. Il se satisfait très bien d'une illusion de normalité, à défaut d'une vraie, il la chérit et l'entretient. Seule Coraline, peut-être, cherche réellement à ouvrir les portes interdites... Mais Coraline est une petite fille et les enfants sont curieux, par nature. Rien d'exceptionnel, en somme.

**“ Le personnage central n'est pas celui qui organise l'action mais celui autour de qui elle s'organise, se resserre comme un piège pour l'obliger à bouger. ”**

## Des faire-valoir ?

Gaiman reprend souvent à son compte cette citation de C.S Lewis : « *Il est important que le héros d'un roman ne soit pas trop bizarre. Un personnage bizarre face à des événements bizarres est une bizarrerie de trop* ». Tout est question de dosage, donc, dans les littératures de l'imaginaire en particulier, là où est l'équilibre et la cohérence peuvent basculer assez vite. C'est le dosage des éléments en présence qui différenciera le roman fantastique réussi du nanar avec intrigue à la *Scoobydoo*.

De fait, si héros il y a pour Neil Gaiman, il faut le comprendre au sens le plus faible, celui de personnage central. Le personnage central n'est pas celui qui organise l'action mais celui autour de qui elle s'organise, se resserre comme un piège pour l'obliger à bouger. Passif, même quand il avance, se contentant de suivre le cours des événements parce qu'il n'a pas le choix, qu'il en fait partie malgré tout, malgré lui. Demande-t-on à un pivot d'intervenir dans le mouvement qu'il induit ? Et je dis bien « central », et non principal, tant il arrive à se faire voler la vedette par toute une flopée de silhouettes autrement plus allumées et variées.

Là où le personnage central est monocorde, les adjuvants sont multiples et chamarrés. Ainsi Anansi/Mr Nancy, le *trickster* africain et ses costumes de bootleggers *kitsch*, qui eut la fantaisie un jour d'enfanter Charlie, au grand dam de celui-ci, un Mr Nancy toujours en quête de bons tours à jouer, d'histoires folles et de femmes à séduire ; ainsi également les nombreuses incarnations du métro londonien, comme autant d'allégories, du Comte d'Earl's Court à l'ange Islington,



qui se battent pour la domination de la ville souterraine. Dans ce domaine, *American Gods* atteint des sommets car les personnages secondaires sont tout sauf des figurants : ce sont des dieux. Rien de moins. Des dieux anciens, débarqués au gré des vagues d'immigration. Nous côtoyons ainsi Sweeney le dingue, leprechaun alcoolique, Mr Chaquel, le psychopompe égyptien logiquement reconverti en croquemort tandis que la langoureuse reine de Saba est devenue prostituée de luxe, des divinités slaves au double visage et même la terrible Kali vieille, ratatinée mais toujours aussi autoritaire. Autrement plus inquiétants encore, ces nouveaux dieux : Ville, Media, Monde, égocentriques et violents mais trop périssables pour être réellement dangereux. Dès lors, on comprend que ce n'est pas l'originalité d'Ombre qui le démarque, mais son absence d'originalité, son calme là où les autres s'agitent, comme une ligne de basse.

## Malédiction héroïque

Dans ce cadre, il semble évident que le joyeux cinglé – le ou les personnages secondaires – qui débarque à l'improviste dans une vie bien rangée a très peu de chance d'être bien reçu. Même lorsque le fantastique, comme dans *Neverwhere*, vous tombe dessus sous la forme d'une jeune fille blessée échappée d'un Londres parallèle, on rechigne à jouer les sauveurs, et le malheureux Richard est conduit malgré lui dans la ville d'en bas, cherchant à sortir avant de sauver. Pour lui, comme pour Gros Charlie ou Coraline, jouer les héros et se mouiller les mains, c'est d'abord un problème, une calamité, une corvée. Pourtant, on se demande bien ce qu'il y a de si important à

perdre, dans ces vies minuscules, pour refuser l'opportunité. Le lecteur ne peut que lever les yeux au ciel devant tant d'inertie, de flageolements : on ne peut décemment pas appuyer la décision des protagonistes de s'en tenir à leurs petits quotidiens, leurs compagnes tyranniques, leurs visions limitées. Richard et Gros Charlie agacent et de cet agacement naît le premier comique, la distanciation nécessaire à l'ironie. De fait, *Neverwhere* et *Anansi Boys* sont des romans où l'on sourit beaucoup. Dans un autre genre mais toujours à base de héros catastrophés par l'irruption brutale du surnaturel, *De bons présages* est franchement hilarant, présentant l'Apocalypse comme une querelle entre administrations et l'avenir du monde comme un jeu entre gosses. Malédiction, au sens propre. L'avantage insigne de ce type de personnage pataud, timoré ou tout simplement paresseux, c'est de permettre au lecteur de voir plus loin que le héros lui-même, de créer une complicité avec l'auteur, sur le dos du malheureux. De l'ironie comme principe fondateur. Ironie tendre, la plupart du temps, car Gaiman n'est pas un satiriste, il ne se montre jamais cruel avec ses personnages, bien au contraire. On perçoit une sorte d'affection amusée, paternelle, vis-à-vis des frasques malheureuses de Tristran, Richard ou Gros Charlie, une sorte de culpabilité à leur imposer des voyages et des événements si loin d'eux-mêmes.

Il est une autre malédiction, beaucoup moins drôle, mais beaucoup plus proche des vertus anciennes des héros : celle que doit subir Ombre/Baldr. Car c'est de cela qu'il s'agit, l'ex-taulard qui croit être engagé comme garde du corps est en réalité le fils d'Odin, rien de moins, et doit subir tout ce qu'a enduré son père. En conséquence de



quoi, Ombre devient réellement héroïque puisque sa priorité est d'aller sauver le village où il avait élu domicile d'un danger insoupçonné. Il est, de fait, le seul personnage de Gaiman à acquérir les différents sens du mot « héros », en devenant épique. Mais là encore, ce n'est qu'une étape, un état transitoire, qu'il franchit, éternel voyageur – comme son père.

## Énergie du vide ?

À certains égards, la problématique du héros chez Neil Gaiman n'est peut-être pas tant une question littéraire qu'un problème de physique. Le héros, on l'a dit, est vide – si l'on veut bien se rappeler que le vide est un espace aux molécules non pas absentes mais rares : il possède quelque épaisseur, mais minime et si peu significative... Dès lors, l'évènement surnaturel – souvent un personnage, d'ailleurs – agit comme une onde, traversant ce vide imparfait qui ne s'y oppose que fort peu. Par crédulité, lassitude, absence de lien profond avec la normalité. Et de même que la surface d'un lac se transforme sous l'impulsion d'une pierre jetée, de même le héros subit des variations de son état. Certains retrouvent leur état originel. Mais la majorité des personnages sont irrémédiablement changés : Ombre a accepté de devenir le demi-dieu qu'il ignorait être, Tristran finit par admettre où se trouve son intérêt – à mille lieues de ce qu'il imaginait, Gros Charlie devient celui qu'il n'a jamais osé être : son père, hâbleur et excentrique.

Dès lors, le personnage rejoint un autre thème cher à l'auteur, celui de la porte, du passage. Les romans de Gaiman sont pleins de portes, de portails, de murs à franchir, réels ou symboliques. Il n'est

donc pas difficile de deviner que le personnage est ce stade ultime de porte, d'entre-deux permettant la rencontre du banal et du farfelu, du gris et du chamarré. Le héros banal est autant une porte entre deux visions du réel – pour prendre un exemple concret, dans *Neverwhere*, le Londres d'en haut et celui d'en bas sont deux facettes de la même ville et seul Richard assure la circulation entre les deux – qu'entre deux possibilités de lui-même : Charlie est autant Gros Charlie que le fils d'Anansi, Ombre est également fils de dieu, acceptant de reprendre le cours de sa vie.

“ Et de même que la surface d'un lac se transforme sous l'impulsion d'une pierre jetée, de même le héros subit des variations de son état. ”

Gaiman n'a pas fondamentalement inventé un type de personnage – voilà un homme qui s'amuse bien trop avec les poncifs des autres pour chercher à en créer lui-même. Le Brave Type est un phénomène courant, un lieu commun de la littérature fantastique. Héroïque, il l'est à son corps défendant, avec gaucherie et moult soupirs. S'il est « une force qui va », c'est de façon bien inconsciente, pur mécanisme dont l'auteur s'amuse. Il n'y a pas de morale cachée, pas de « accepte-toi pour sauver ta vie » : il y a des situations, des explosions, des montées en puissance, des pertes. Mais toujours l'ironie douce empêche la grandiloquence, la bouffonnerie comme le mélodrame. Les romans de Neil Gaiman ne sont pas des démonstrations, mais des mouvements induits par la rencontre de phénomènes qui n'auraient jamais dû se croiser, des évolutions perpétuelles, des routes à parcourir. Et ses personnages, des vides imparfaits admettant finalement mais difficilement leur soif de plénitude.



Superdoublurø illustré par Alda



Je regagnais mon studio comme tous les soirs aux alentours de dix-huit heures, après avoir parcouru en métro la distance qui séparait la banque pour laquelle je travaillais de mon domicile, situé à l'angle de la 38<sup>e</sup> rue et de la 4<sup>e</sup> avenue. Je n'avais qu'une envie, en cette chaude soirée de la mi-août : prendre une bonne douche, puis m'effondrer sur mon canapé, une bière dans une main, la télécommande dans l'autre, avant de me perdre dans le tourbillon d'images et de sons qu'offrait la télévision à ces heures-là.

Pourtant, la porte à peine refermée, j'eus l'intuition qu'un détail clochait, que contre toute attente, cette soirée ne ressemblerait pas aux autres... Puis je compris la nature de ma gêne : pour une fois je n'étais pas seul, moi qui ne recevais jamais de visites. Un cambrioleur ? La curiosité prit le pas sur ma prudence naturelle et j'entrai dans le salon.

Je ne fus pas déçu. Le canapé sur lequel je rêvais de m'affaler était occupé par un visiteur assez pittoresque, qui me sourit aussi aimablement que si je l'avais invité à s'y asseoir. Bizarrement, il me vint d'abord à l'esprit que son costume rouge et bleu était bien mal assorti à mon canapé orange.

Mon visiteur inopiné était... Superman.

Je réfléchis à toute vitesse. Je n'avais pas bu une goutte d'alcool depuis la veille au soir et mon dernier joint remontait à une bonne vingtaine d'années ; il n'y avait donc aucune raison pour que j'aie des hallucinations. Je fermai les yeux très fort, comptai mentalement jusqu'à cinq, puis les rouvris. Superman n'avait pas bougé, son sourire s'étant juste élargi en une mimique un rien condescendante. Il n'y avait plus de doute : un inconnu déguisé en Superman était bel et bien entré

dans mon studio, Dieu seul savait comment.

Sans se départir de son sourire, il se leva, fit deux pas dans ma direction et me tendit la main.

— Superman, se présenta-t-il.

— François Pignon, répondis-je en serrant sa main.

Un silence gênant s'installa. J'aurais dû lui demander ce qu'il faisait chez moi et comment il y était entré, mais mon cerveau semblait s'être liquéfié.

— Vous devez vous demander ce que je fais chez vous, non ? demanda-t-il poliment.

— Eh bien... Puisque vous abordez le sujet...

— Je vais tout vous expliquer. Mais je vous en prie, asseyez-vous ! dit-il en désignant mon fauteuil d'un geste large et généreux, tandis qu'il se dirigeait à nouveau vers mon canapé.

Il eut la politesse d'attendre que je me sois installé dans le siège qu'il m'avait octroyé avant de se rasseoir lui-même.

— Monsieur Pignon, je suis épuisé. Lessivé. Je crois être victime d'un *burn-out*.

— D'un beurre quoi ?

— « *Burn-out* ». Un syndrome d'épuisement professionnel consécutif à un état de stress permanent et prolongé, si vous préférez.

— ...

— Comprenez-moi, Monsieur Pignon. J'exerce quotidiennement deux métiers : le jour, je suis journaliste pour le plus grand quotidien de Metropolis : le *Daily Planet*. Et la nuit, je me transforme en... en ? répéta-t-il en fronçant un sourcil, comme mon ancien instituteur.



— Superman, complétai-je docilement.

— Bien. Je vois que vous m'avez reconnu, ajouta-t-il avec un sourire satisfait. Et là, Monsieur Pignon, si vous avez lu ou vu ne serait-ce qu'une infime partie des œuvres qui m'ont été consacrées, vous comprendrez aisément que ce deuxième emploi est encore plus stressant que le premier !

— J'en conviens, répondis-je en essayant de garder mon sérieux.

Mon inquiétude du début se muait petit à petit en hilarité : ce pauvre homme n'avait pas l'air bien dangereux, malgré sa carrure et les superpouvoirs qu'il s'attribuait sans doute.

— Maintenant, Monsieur Pignon, imaginez le stress que peut générer l'accumulation de ces deux tâches : rendre compte de ce qui se passe dans le monde le jour, et le sauver la nuit. Et je ne vous parle même pas des urgences qui, dans la journée, me forcent à abandonner mon poste et ma couverture de journaliste pour me transformer en Superman au nez et à la barbe de mes collègues !

— J'imagine... Mais, Monsieur Superman...

— Je vous en prie, appelez-moi Superman tout simplement !

— Merci... Vous pouvez m'appeler François... Mais, Superman... Si je devais mener une vie pareille, je serais épuisé, bien sûr... Mais vous... avec vos superpouvoirs, tout ça... vous ne devriez pas ressentir de fatigue, non ?

Je commençais à m'amuser franchement, tout en me reprochant une certaine cruauté envers ce pauvre type qui, visiblement, croyait dur comme fer à ses histoires.

— Physiquement, je ne connais pas la notion de fatigue, en effet. Mais psychologiquement, croyez-vous que je sois insensible ? Que je

n'ai pas besoin de moments de détente où je pourrais ne me consacrer qu'à moi-même, comme tout un chacun ?

Sa voix se brisa, et je craignis qu'il n'éclate en sanglots dans mon salon – provoquant une super-inondation ? me demandai-je méchamment. Je m'empressai de répondre :

— Si, bien sûr, ça doit être dur pour vous !

— C'est pourquoi, François, j'ai besoin d'un remplaçant, afin de prendre quelques semaines de vacances. Et ce remplaçant, ce sera vous.

La sentence s'était abattue d'un ton à la fois courtois et sans réplique. Je répondis donc en pesant soigneusement mes mots, conscient tout de même que si cet homme n'avait rien d'agressif en apparence, il n'en était pas moins très baraqué.

— Euh... Ce serait avec plaisir, Superman. Mais, voyez-vous, mon métier m'accapare énormément en ce moment...

— Il continuera à vous accaparer de jour, ne vous inquiétez pas : vous ne me remplacerez que la nuit, dans mes fonctions de Superman. Sauf en cas d'urgence, naturellement. Clark Kent, lui, vient de prendre un mois de vacances bien méritées, qui commencent... ce soir même ! conclut-il sur un ton jubilatoire.

— Mais... enfin... je ferai un très mauvais Superman, je vous assure. Regardez-moi : je suis un gringalet !

— Cela s'arrangera quand je vous aurai transmis mes superpouvoirs : votre musculature évoluera en conséquence.

— Et je connais très mal la ville ! Je suis parisien, moi ! Ma banque m'a envoyé à Métropolis il y a trois mois seulement, et comme je sors peu, en-dehors du trajet métro-boulot-dodo, je ne ...

— Vous apprendrez à la connaître. Vous verrez, au bout de



quelques heures de vol vous vous dirigerez les yeux fermés !

— Mais pourquoi moi, enfin ? explosai-je.

— Bah... Vous ou un autre... Si vous aviez la moindre idée de mon état de fatigue, vous comprendriez que je ne suis pas en mesure de faire le difficile...

À court d'arguments, je réfléchissais à un moyen indolore de me débarrasser de l'individu – arriverais-je à atteindre le téléphone et appeler la police avant qu'il n'abatte son énorme main sur moi ? – quand il m'ordonna :

— Regardez-moi bien dans les yeux, François.

J'obéis machinalement. Et le regrettai aussitôt.

Un rayon aveuglant jaillit des yeux de Superman et transperça les miens. Hurlant de surprise et de peur, je tentai de détourner le regard, mais sans succès : j'étais bel et bien prisonnier de ce lien immatériel. Peu à peu, ma volonté de lutter s'affaiblit, se mua en un certain fatalisme, puis en une douce euphorie à mesure que je sentais mes forces croître, me procurant une sensation de puissance inédite.

Quand Superman me « lâcha » enfin, je restai de longues secondes à le fixer bêtement, sans pouvoir articuler un mot.

— Vous... vous êtes un hypnotiseur ? demandai-je enfin d'une voix éraillée.

— Non, je suis un super-héros, me répondit-il dignement. Bien ! Passons aux choses sérieuses ! Déshabillez-vous !

— Euh... Je vous demande pardon ?

— Déshabillez-vous ! Enfin, vous ne pensez tout de même pas exercer mon métier en tenue de bureau ! C'est très salissant, vous savez ! D'ailleurs, votre chemise a déjà souffert !

Incrédule, je vérifiai et constatai qu'il disait vrai : elle avait craqué en plusieurs endroits. Plus étonnant encore : les trous laissaient apparaître des taches bleues, comme si j'avais porté un sous-pull de cette couleur sous ma chemise. Or je ne porte jamais rien de bleu : je déteste cela.

— Allez, arrêtez de jouer les vierges effarouchées ! Ôtez au moins votre chemise !

Son sourire affable et figé de commercial avait fait place à un rictus qui ne présageait rien de bon. Les mains tremblantes, je déboutonnai ma chemise. Et fus bien obligé d'admettre l'impensable : je portais effectivement une sorte de sweat-shirt bleu et moulant sous ma chemise, à la place de mon marcel blanc de tous les jours. Plus grave encore : à hauteur de poitrine, j'arborais un plastron triangulaire rouge et jaune...

Oubliant toute pudeur, je dégrafai fébrilement ma ceinture, déboutonnai tout aussi nerveusement le haut de mon pantalon, descendis ma braguette, et poussai un gémissement. Mon slip était rouge. Je n'en portais plus de cette couleur depuis mon dixième anniversaire. Priant pour que le cauchemar prenne fin, je laissai tomber mon pantalon sur mes chevilles. Mais comme je le craignais, mes jambes étaient engoncées dans un collant bleu parfaitement assorti à mon sweat-shirt.

Je m'évanouis, le pantalon autour des chevilles.

Quand je me réveillai, j'étais confortablement étendu sur le canapé. Superman, assis sur un accoudoir, me regardait gentiment, un sourire bienveillant aux lèvres.

— Vous vous sentez mieux ?



J'hésitai entre lui répondre et m'évanouir à nouveau, puis optai pour la première solution en émettant un borborygme vaguement approbateur.

— Bien ! Nous allons donc nous mettre au travail. Je dois vous initier un minimum au métier avant de pouvoir enfin profiter de ma première nuit de repos.

Je me redressai lentement et réussis à m'asseoir. Ma tête tournait et mes jambes tremblaient si fort que je me sentais incapable de tenir debout. Si j'avais désormais des super-pouvoirs, ils se manifestaient d'une drôle de façon : je ne m'étais jamais senti aussi faible et vulnérable de ma vie.

— Première leçon : le vol !

— Vous voulez dire : voler... comme un oiseau ? Ou un avion ?

— Ou comme Superman ? compléta le super-héros en éclatant de rire. Voilà, vous y êtes !

Je me levai d'un bond, constatant au passage que mes jambes étaient plus solides que je ne l'avais craint.

— Bon, écoutez. J'ai été patient, mais ça suffit : vous êtes entré chez moi par effraction, quand même ! Vous avez réussi un joli tour de passe-passe en me déguisant à mon insu, mais maintenant la plaisanterie est finie. Je vous demanderai de repartir par là où vous êtes venu ! conclus-je en montrant la porte d'entrée d'un geste que je voulais déterminé.

— Par là, vous voulez dire ?

Il désignait la fenêtre de mon studio. Je remarquai enfin qu'elle était entrouverte.

— Vous voulez me faire croire que vous êtes passé par la fenê-

tre ? Au quarante-sixième étage ?

— Bien sûr ! Par où vouliez-vous que je passe ? Je volais, j'ai vu une fenêtre ouverte, je suis entré, voilà tout !

Je m'approchai de la fenêtre. Effectivement, j'omettais souvent de la refermer avant de partir le matin, quand le temps n'était pas trop menaçant. Par acquit de conscience, je me penchai légèrement pour vérifier s'il y avait des traces de pas sur le rebord, où Superman aurait pu poser les pieds si...

C'était une grossière erreur. Je le compris à l'instant où une poussée violente me fit basculer, puis tomber dans le vide, la tête la première.

La rue remontait vers moi à toute vitesse. Je hurlai comme un forcené, refusant de toutes mes forces l'inéluctable. Quelques piétons, sans doute alertés par mes cris, relevèrent la tête et me désignèrent du doigt.

— Non... Non ! Je ne veux pas m'écraser ! Noooooon !!!

Le miracle eut lieu quelques mètres avant que j'atteigne la chaussée : tel le chat qui retombe sur ses pattes, je sentis mon corps basculer à l'horizontale puis continuer son mouvement de rétablissement jusqu'à ce que mes pieds pointent vers le macadam. Parallèlement, ma vitesse décéléra jusqu'à devenir presque nulle à un mètre environ du sol. Il ne me restait plus qu'à me poser avec la grâce d'un petit rat de l'opéra, sous les yeux admiratifs de la foule.

Malheureusement, l'atterrissage est une technique comme les autres : super-héros ou non, le débutant doit l'exercer avant d'atteindre la perfection. Manquant d'entraînement, je ne m'aperçus pas que



la jambe sur laquelle je pensais me réceptionner était de travers par rapport à mon axe de chute, si bien que mon postérieur fut le premier à rejoindre la terre ferme, avant que le reste de mon corps ne suive en vrac, pour le plus grand bonheur de quelques centaines de badauds hilares.

Dès que j'eus réussi à me dépêtrer de ma cape qui, entortillée autour de moi, m'entravait et m'aveuglait, je me relevai aussi vite et dignement que possible. Mais je n'étais pas au bout de mes peines : j'avais tout de même atterri en plein milieu de la chaussée à une heure de pointe... Et de fait, une voiture fonçait sur moi. Je sautai en l'air, puis fis du sur-place à une bonne dizaine de mètres d'altitude, observant la suite des événements. L'automobiliste avait donné un grand coup de volant sur sa gauche pour éviter de me heurter. Les voitures qui arrivaient en sens inverse freinèrent toutes en même temps, provoquant un carambolage. Un désordre indescriptible s'ensuivit, pendant lequel je connus quelques secondes d'intense panique, toujours suspendu dans les airs, tel un colibri rouge et bleu : qu'étais-je censé faire dans une telle situation ? Par quoi commencer ?

— Ici, Superman ! me cria une vieille dame en me montrant du doigt une voiture encastrée dans un réverbère.

Je volai vers le lieu de l'accident. Mais décidément, mes réglages internes manquaient encore de finesse : évaluant mal ma vitesse d'approche, je m'écrasai contre le réverbère, y laissant une empreinte qui deviendrait sans doute *collector* par la suite. Puis je me posai en douceur, sans tomber cette fois.

Le conducteur gisait derrière le volant, évanoui. Je tentai d'ouvrir la portière, mais sans succès : sous la violence du choc, le dispositif

de fermeture avait dû s'enrayer. Je tendis les bras vers le blessé à travers la fenêtre brisée en me demandant comment j'allais le faire passer par cette ouverture sans le blesser encore davantage, quand un petit garçon me cria sévèrement :

— M'enfin, Superman, arrache la portière ! Mais qu'est-ce que t'as, aujourd'hui ?

Je le regardai quelques secondes, éberlué, puis réalisai que, théoriquement, je devais être capable d'accomplir ce genre d'exploits. Agrippant le rebord de la fenêtre, je tirai de toutes mes forces... Peut-être un peu trop, d'ailleurs : la portière partit comme un obus, et j'entendis distinctement le bruit du verre brisé quand elle défonça la vitrine d'une boutique de mode située à une bonne cinquantaine de mètres derrière moi. Je n'en tins pas compte, pas plus que du hurlement terrifié des badauds qui se trouvaient sur sa trajectoire, pour me concentrer sur mon conducteur blessé.

Celui-ci reprit ses esprits alors que je l'allongeais sur le trottoir. À peine réveillé, il se redressa sur un coude et entreprit de m'agonir d'injures que je n'oserais jamais reproduire ici. D'autres badauds l'imitèrent et bientôt la foule vociférante se déchaîna sur moi – tout en restant quand même à une distance respectueuse – me rendant responsable de tous les maux de la Création.

Affolé, je m'envolai et regagnai à nouveau des hauteurs où le commun des mortels ne pouvait me suivre à pied. Je connus un bref moment de désorientation en cherchant ma fenêtre, mais je la trouvai après quelques zigzags entre les buildings. Je réussis à la traverser dès le premier essai.

Chez moi, une lettre m'attendait, placée en évidence sur la table



de mon salon.

*Cher François,*

*Je vois que tu as déjà appris l'essentiel : voler, atterrir en douceur et faire usage de ta super-force pour aider ton prochain. Bien sûr, quelques réglages seront nécessaires pour affiner tout cela, mais ce n'est qu'une question d'entraînement. Je suis sûr que tu t'en sortiras très bien. N'oublie pas que tu disposes d'autres pouvoirs, comme la supervision, la super-ouïe, la thermovision, etc. Tu trouveras les détails dans n'importe quelle fiction qui m'est consacrée.*

*Je serai de retour dans un mois. Si tu avais besoin de moi entre-temps, cela tomberait mal : je suis injoignable. En attendant, n'oublie pas que la vie des habitants de Métropolis est entre tes mains.*

*Bon courage,*

*Superman*

*PS : du point de vue médical, ta santé est presque parfaite. Cependant, je dois te prévenir que tu souffres d'une sévère allergie à la kryptonite. Rassure-toi, on en trouve peu à Métropolis.*

À la lecture de ce billet, je dus concentrer tous mes efforts pour éviter de m'évanouir pour la seconde fois de la soirée.

Les semaines qui suivirent furent les plus stressantes de ma vie. Le jour, j'accomplissais mes huit heures de travail quotidien ; dès l'instant où je quittais mon bureau, il semblait que chaque habitant de Métropolis eût attendu ce moment pour se faire agresser ou être victime d'un accident. Je passais donc la quasi intégralité de mes heures de « repos » à arrêter une voiture à la seule force de mon bras avant qu'elle ne s'écrase contre un mur, à secourir une petite vieille attaquée par un voyou, à remettre ce même brigand à la police, à éteindre un incendie avec mon super-souffle, voire à aider un chat trop téméraire à descendre d'un arbre, à la demande de ses propriétaires. Rien ne me fut épargné.

Pendant les heures ouvrables, ma super-ouïe se mettait en veilleuse, ne m'alertant qu'en cas d'extrême urgence. La première fois que cela arriva, je revenais de la pause déjeuner. Alors que je finissais tranquillement mon premier café de l'après-midi, affalé sur ma chaise de bureau, des cris et gémissement parvinrent à ma super-oreille, évoquant une peur intense et collective.

Sans hésiter, j'ouvris la fenêtre de mon bureau et sautai du 82e étage. J'arrachai mes vêtements pendant les premières secondes de ma chute libre, en les éparpillant autour de moi pour éviter qu'on ne les retrouve au pied du building. Puis je me dirigeai vers la source des cris, en direction du port.

Le ferry s'enfonçait lentement dans les eaux de la baie, à la grande terreur d'une cinquantaine de passagers regroupés sur le pont supérieur, s'agglutinant sur la seule surface qui ne fût pas encore totalement immergée. Mais la plupart d'entre eux avaient déjà de l'eau aux



genoux. Je plongeai, et repérai rapidement la brèche par laquelle l'eau s'engouffrait. Elle était trop large pour que je puisse la ressouder d'un coup de thermovision, d'autant que celle-ci se montrait beaucoup moins efficace dans l'eau. J'étais bon pour le convoyage à dos de super-héros.

Quand j'émergeai de l'eau en portant le ferry sur mes épaules, le cri collectif que je perçus semblait refléter plus de terreur que de soulagement. Les passagers mirent plusieurs minutes à réaliser qu'ils étaient sauvés, avant d'apprécier enfin le plaisir original de contempler une vue aérienne depuis le pont d'un bateau. Alors que je déposais délicatement l'ensemble sur le quai, une immense clameur salua mon exploit, qui me fit chaud au cœur et effaça toute la fatigue accumulée au cours des jours précédents : outre le plaisir de bénéficier de la reconnaissance populaire, j'éprouvai la fierté du devoir accompli sans accrocs, sans les dommages collatéraux qui avaient émaillé mes premières interventions. Tout au plus me pris-je les pieds dans une amarre alors que je décollai en saluant mes nouveaux admirateurs, mais si j'en juge par leurs applaudissements enthousiastes, ils prirent ma maladresse pour un trait d'humour destiné à détendre l'atmosphère. Et de toute façon, je réussis à ne pas m'écraser au sol, cette fois-ci.

Arrivé à mon studio, j'appelai mon patron pour lui dire que, pris d'un soudain malaise, je m'étais vu dans l'obligation d'appeler un taxi et de rentrer chez moi. Je sentis bien à la froideur de sa voix qu'il ne me croyait qu'à moitié, et je pouvais difficilement en prendre ombrage.

Au bout de trois semaines, ma technique était rodée et mon es-

prit s'était acclimaté à ce mode de vie... particulier ; quant à mon corps, sa résistance semblait n'avoir aucune limite. J'éprouvais bien un peu de nostalgie, parfois, à l'évocation d'une époque toute récente où je rentrais directement chez moi en sortant du travail et passais la soirée à me prélasser, sans soucis d'aucune sorte ; mais ces moments de spleen étaient compensés par les témoignages de gratitude que m'adressaient quotidiennement mes concitoyens : les habitants de Métropolis étaient fiers de « leur » Superman et lui étaient profondément attachés.

Ce matin-là, je somnolais à mon bureau, après une nuit particulièrement agitée qui m'avait vu interrompre un cambriolage, éteindre un incendie, cueillir un désespéré qui s'était jeté d'un pont juste avant qu'il ne touchât les eaux noires du fleuve, et m'interposer au moment où un maffioso tirait sur un jeune homme trop bavard à son goût. Alors que je tentais de me reposer tout en mimant la concentration derrière l'écran de mon PC, ma super-ouïe m'alerta avec une intensité inédite pour un début de matinée, période particulièrement calme d'ordinaire.

— Mais que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas : ils sont entrés dans la cabine de pilotage, et...

— Même le personnel de vol a l'air affolé !

— Vous croyez que c'est un détournement ?

Le message semblait clair : ma sieste réparatrice était remise à plus tard. Je poussai un profond soupir, puis m'envolai par la fenêtre.

Ma super-ouïe me guida jusqu'à la source de ces exclamations, qui provenaient d'un avion de l'*American Airline*. Arrivé à sa hauteur,



j'observai par les hublots l'intérieur de la carlingue. Les passagers étaient tous réunis à l'arrière ; beaucoup d'entre eux pleuraient, certains parlaient au téléphone, tous semblaient terrorisés. En me dirigeant vers l'avant de l'appareil, je constatai que la situation était encore plus grave que je ne le pensais : la *business class* était occupée par trois hommes armés de cutters qui semblaient surveiller à distance les passagers, et par deux hommes en uniforme affalés dans une posture évoquant fortement la mort. Enfin, un coup d'œil dans la cabine de pilotage confirma mes pires craintes : deux civils se trouvaient aux commandes. Il s'agissait donc bien d'un détournement d'avion.

Je respirai profondément. Si Superman était largement capable de remédier à une situation aussi extrême, le François Pignon qui demeurerait en moi mourait de trac. Mais même lui savait qu'il n'y avait pas un instant à perdre.

Je me plaquai sur le pare-brise de la cabine de pilotage, étalant bien ma cape autour de moi, me régaland malgré les circonstances de l'expression horrifiée des pirates de l'air quand ils m'aperçurent. Je secouai un peu l'avion, puis le ralentis, juste pour montrer à ces malfrats que je détenais le contrôle de l'appareil. L'un des deux s'évanouit ; l'autre arborait une mine tellement défaite qu'il semblait à peine plus conscient que son complice. Je gagnai alors l'aile gauche de l'avion, et le convoyai jusqu'à l'aéroport de Métropolis. Pendant toute la durée du trajet, je constatai avec plaisir que les passagers, eux, reprenaient des couleurs : tous applaudirent frénétiquement quand ils me reconnurent, certains m'encourageant tout au long du trajet en me faisant des signes amicaux, des « coucou » de la main, ou le V de la victoire. Quelques femmes m'envoyèrent des baisers, ce à quoi je fus encore plus sensible.

Arrivés à l'aéroport, je posai délicatement l'appareil au sol et regagnai la cabine de pilotage. Je cassai le pare-brise, puis m'emparai des pirates de l'air toujours tétanisés par la terreur avant de les remettre à la police de l'air.

Ma victoire fut de courte durée. Alors que je me préparais à retourner au travail, j'interceptai à nouveau un dialogue terriblement angoissé entre quelques passagers d'un avion, dont les propos étaient presque identiques à ceux que je venais de sauver. Je fonçai aussitôt dans leur direction.

Croyez-le ou non, mais ce matin-là je secourus pas moins de *quatre* avions de ligne détournés par des terroristes ! La police de l'aéroport de Métropolis eut fort à faire pour réceptionner tous ces appareils avec leur équipage, leur personnel de bord... et leurs pirates – dix-neuf au total. Toute modestie mise à part, je pense avoir réussi là le sauvetage le plus prestigieux de ma carrière de Superman. Les habitants de Métropolis ne s'y trompèrent d'ailleurs pas : ils me firent un véritable triomphe tout au long du parcours qui me ramenait chez moi.

J'eus moins de succès auprès de mon patron quand je me décidai à le contacter pour justifier ma deuxième fugue professionnelle. Je dus même tenir le téléphone à une certaine distance de mon oreille pour ménager ma super-ouïe, alors qu'il m'assénait en hurlant :

— C'est un honneur, Monsieur Pignon, de travailler pour une banque aussi illustre que la nôtre, et dans un building aussi prestigieux que le Luthor Trade Center ! Mais ce privilège implique aussi des devoirs auxquels vous avez dérogé en désertant lâchement, pour la *deuxième* fois ce mois-ci ! Inutile de revenir demain : vous êtes viré !

Et il raccrocha sans m'avoir laissé le temps de prononcer un mot



pour ma défense.

Viré... Je m'effondrai sur mon canapé. Malgré la gloire dont je venais de me couvrir, je n'étais plus qu'un chômeur parmi tant d'autres dans cette mégapole que j'avais appris à connaître et à apprécier au cours de ces dernières semaines mouvementées.

Je restai prostré un long moment, tandis que l'obscurité envahissait peu à peu la pièce. Enfin, je m'endormis.

Je fus réveillé par l'impression diffuse qu'on m'observait. J'ouvris un œil, et le refermai aussitôt. Puis j'ouvris les deux. Ce n'était pas un cauchemar : il était bien là, assis dans un fauteuil, attendant patiemment que j'émerge de ma torpeur.

— Déjà ?

Ce fut tout ce que je trouvai à lui dire. Mais le vrai Superman ne sembla pas s'en formaliser.

— Je sais, j'avais dit un mois... En fait, je pensais rentrer le 15 ou le 16, mais j'ai appris qu'il s'était produit quelques incidents ce matin, et j'ai eu mauvaise conscience de me prélasser au soleil pendant que vous faisiez mon boulot...

*Tu parles... Tu as surtout très mal supporté que je me couvre de gloire en ton absence, complétai-je mentalement. Et tu as précipité ton retour pour récolter les lauriers à ma place.*

— Cela dit, vous vous êtes assez bien débrouillé, finalement, pour un candidat choisi en désespoir de cause et dans l'urgence... Vous avez été... une bonne superdoublure ! ajouta-t-il avec le sourire le plus condescendant qu'il m'eût été donné de voir. Et maintenant, je vous prie de me regarder droit dans les yeux, pour que je puisse vous dé-

barrasser de ces super-pouvoirs qui doivent bien vous encombrer...

Son propre regard était plein d'une sollicitude feinte qui, plus encore que mes récentes aventures, provoqua en moi un sursaut de révolte : je ne pouvais me résoudre à redevenir l'homme fade et timoré que j'étais, surtout après avoir perdu mon emploi « de jour » !

— Mais... Faut-il vraiment que vous me priviez de mes super-pouvoirs ? Ils ne sont qu'une copie des vôtres, après tout, je pourrais tout aussi bien les conserver sans que vous n'en perdiez une miette ! Et ça me permettrait de vous prêter main-forte quand...

— Impossible. Je suis unique, et dois le demeurer. Il ne peut y avoir deux Superman.

Le ton de sa voix était devenu tranchant, presque menaçant. Il se reprit aussitôt et ajouta avec une douceur onctueuse :

— Quoi qu'il en soit, je vous remercie pour votre collaboration, et vous promets de faire à nouveau appel à vous si nécessaire. Et maintenant, regardez-moi s'il vous plaît !

Pour toute réponse, je lui tournai le dos et me dirigeai vers la commode de mon salon. Superman soupira.

— Allez, ne faites pas l'enfant ! L'effacement des pouvoirs est beaucoup plus rapide que leur transmission : c'est presque instantané ! Et tout aussi indolore, bien sûr...

— D'accord, balbutiai-je. Je vous regarde.

Et je me retournai.

Superman darda son rayon sur mes yeux. Simultanément, je protégeai les miens avec le petit miroir qui, posé à plat sur ma commode, me permettait habituellement de procéder aux dernières vérifications avant de sortir. C'était la première fois que je l'utilisais



pour réfléchir un rayon neutralisant les superpouvoirs, si bien que j'étais d'un optimisme mitigé quant à mes chances de réussite. Et pourtant, mon stratagème fonctionna : Superman émit un hoquet de surprise, puis de colère, puis un simple couinement quand le rayon disparut et le laissa aussi faible et vulnérable que je l'étais encore quelques semaines plus tôt.

— Non... murmura-t-il.

Le ton de sa voix reflétait une telle détresse qu'un vague remords affleura mon esprit. Je le réprimai assez vite :

— Vous avez raison : il ne peut y avoir deux Superman. Et désormais, c'est moi, et moi seul !

Il me contempla d'un air hébété puis, sans crier gare, il se jeta sur moi en hurlant de colère, oubliant manifestement que sa force invincible avait changé de propriétaire. Une simple pichenette me suffit à l'envoyer valdinguer à travers le salon, jusqu'à ce qu'un mur interrompe son dernier vol.

— Sortez de chez moi, maintenant ! Par la porte, de préférence... à moins que vous n'ayez des pulsions suicidaires !

Je regrettai presque aussitôt cette provocation peu charitable, et plus encore quand il me retourna un regard chargé d'une haine féroce, qui m'aurait désintégré sur place s'il avait encore bénéficié de ses superpouvoirs.

— On se reverra, murmura-t-il. Je connais mieux que quiconque les failles de ton invincibilité, et je saurai les exploiter.

Puis il traversa mon salon à grandes enjambées, avant d'ouvrir rageusement ma porte et d'en franchir le seuil.

Il était parti depuis moins d'une minute quand ma super-ouïe

capta les gémissements :

— *Non, je vous en supplie ! Ne me tuez pas !*

Une pensée honteuse traversa mon esprit : peut-être aurais-je dû accepter que le super-héros reprenne sa place ? Avais-je vraiment la carrure nécessaire pour le remplacer définitivement ? Était-il encore temps de...

— *Pitié ! Prenez tout, mais ne me faites pas de mal !*

Sans plus hésiter, je sautai par la fenêtre et volai en direction de l'appel au secours.



## L'auteur : Laurence Rodriguez

Laurence Rodriguez a quarante ans et habite à Genève. Aussi loin que remontent ses souvenirs, elle a toujours été passionnée par la SF et le fantastique sous toutes ses formes, avec une prédilection pour la littérature et les séries télévisées. Bien sûr, elle s'est essayée très tôt à l'écriture, mais elle ne s'y est mise très sérieusement que depuis cinq ou six ans. Elle a écrit pas mal de nouvelles et un roman pour la jeunesse qu'elle essaye de faire publier. D'autres projets sont en cours, encore au stade embryonnaire.

Sa formation est assez éclectique : après être entrée au Conservatoire d'art dramatique dans l'espoir de devenir comédienne, elle a fait des études d'égyptologie, pour travailler finalement en tant que web designer. Depuis elle s'est reconvertie dans le métier de bibliothécaire.

## L'illustratrice : Aïda

Née il y a vingt-deux ans dans un pays plein de chats et de montagnes où tout le monde est beau et gentil, Aïda est un spécimen un peu étrange mais parfaitement inoffensif, sauf pour le chocolat, les cookies et les crayons à papier, qu'elle mange aussi. Consciente de son inadaptation au monde réel, elle s'est réfugiée dans la carrière la plus volontairement inutile qui soit, celle d'apprentie-chercheuse en grec ancien, et cultive avec soin une capacité de double concentration qui lui permet de suivre un séminaire de théorie littéraire hellénistique (ou une conversation) tout en noircissant fébrilement son carnet de croquis. Le reste du temps, elle avale de la Fantasy et des livres d'histoire de l'art, dessine, s'abrutit devant des écrans, dessine, essaie d'écrire de belles histoires, dessine, mange, dessine et rêve au jour lointain où elle aura une Vie Sociale. Contre toute espérance, la Toile lui a permis de trouver une petite niche adaptée aux gens comme elle, et de larguer ses créations dans divers coins de la forumsphère de l'imaginaire, dont la joyeuse communauté d'OutreMonde. Un jour, elle sera célèbre, belle, admirée et son chat ne s'enfuira plus dès qu'elle approche.

Et plein d'autres à découvrir sur :

<http://www.mi-chemin.net/>



# Cinq conseils de lecture par Magali Duez (Cœnebra)

*Dahud est allée frapper à la porte de Magali Duez, de Cyril Carau et d'Alain Valet pour leur demander des conseils de lecture...*

Après avoir travaillé dans des secteurs divers et variés, Magali est l'une des créatrices de *Griffe d'Encre*, maison d'édition dédiée à l'imaginaire où elle s'occupe des anthologies et des romans. Elle est également l'une des administratrices du forum *Le coin des lecteurs*.

J'ai un mot à vous dire. Un mot se raconte...

de Jean-Loup Chiflet



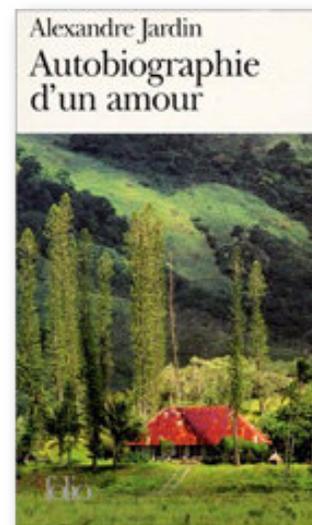
Un petit bijou d'humour pour les amoureux des mots. Il peut se lire et se relire, avec le même plaisir à chaque fois. Ce que je fais au moins une fois par an.

N.B. : Ne le prêtez pas, vous n'aurez pas d'autre choix que de le racheter. J'en suis à mon cinquième exemplaire.

Autobiographie d'un amour  
d'Alexandre Jardin

Un soir, le héros découvre avec stupeur que sa femme n'est peut-être

plus telle qu'il la voit. Il se rend compte également qu'elle est malheureuse. Lourd constat qui va le pousser sur les routes. Dans cet ouvrage, Alexandre Jardin nous livre mille petits détails qui sont autant d'hymnes à l'autre et à l'Amour. À lire pour porter un autre regard sur notre rapport avec les êtres qui nous sont chers.



La cité des Dieux sauvages

d'Isabel Allende



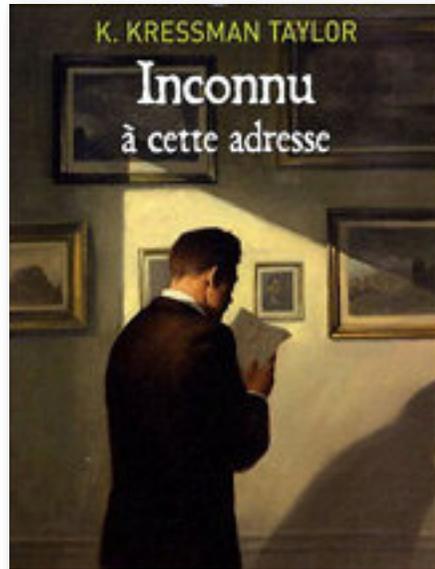
Un adolescent qui n'a jamais quitté le bitume et la « civilisation » part avec sa terrible grand-mère pour un reportage au cœur de la forêt amazonienne. Plus l'histoire avance, plus les contours de la réalité s'estompent pour laisser une place au fantastique avant que cela s'inverse à nouveau pour une fin bien réelle. Un conte fantastique, un récit initiatique, un roman engagé. *La cité des Dieux sauvages* est un peu tout cela. J'ai une tendresse particulière pour ce livre car il parle de la forêt ama-



zonienne que j'ai eu la chance de parcourir pendant une dizaine de jours qui resteront parmi les plus magiques de mon existence.

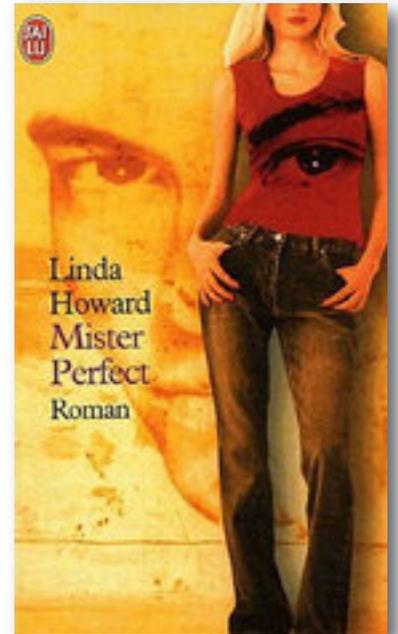
## Inconnu à cette adresse de Kressmann Taylor

Kressmann Taylor est née en 1903. Elle fait des études de lettres et de journalisme, puis, après son mariage, passe plus de temps à écrire qu'à s'occuper de son foyer. Choquée par l'attitude antisémite d'anciens amis allemands, cette femme discrète a alors un jour l'idée d'*Inconnu à cette adresse*. Peu de pages mais quelle claque ! Le mode épistolaire fait qu'il y a beaucoup de zones d'ombre, de non-dits et cela correspond parfaitement à l'histoire.



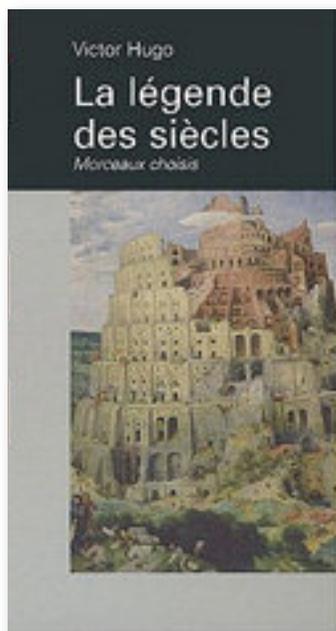
## Mister Perfect de Linda Howard

Histoire de terminer sur une note plus légère. Lors d'une soirée un peu arrosée, quatre amies décident de lister les qualités de l'Homme Parfait. Quelques jours plus tard, la Liste apparaît dans la feuille de chou clandestine de l'entreprise. Le phénomène est repris par la télé et les journaux, bouleversant ainsi la vie de ses co-auteurs. Contrariant, pour les trois qui vont devoir faire traverser cette crise à leur couple. Mais ce n'est rien comparé au fait qu'un maniaque s'est senti personnellement insulté par la liste et décide d'éliminer un à un les auteurs. Bien que le thème de l'homme parfait ne soit pas original, c'est la première fois que je le vois utilisé dans une intrigue policière, du moins de cette façon. Entre polar et *Chick Litt*. Un livre drôle et bien ficelé, à dévorer.



Cyril Carau est à la fois peintre, illustrateur, novelliste, romancier, photographe et réalisateur. Il s'occupe du site et du forum *OutreMonde* et de sa web-revue *Univers*. Il co-dirige aussi le fanzine *Ananké* consacré au polar et à l'étrange avec sa compagne Elie Darco.

## La légende des siècles de Victor Hugo



« Une gigantesque épopée en vers, la poésie démente de l'humanité où l'histoire se fond à la légende, aux mythes fondateurs de notre civilisation. Jamais le verbe hugolien n'a été aussi puissant : "J'eus un rêve, le mur des siècles m'apparut". Ainsi commence cet opus prodigieux.

Qu'est-il ?

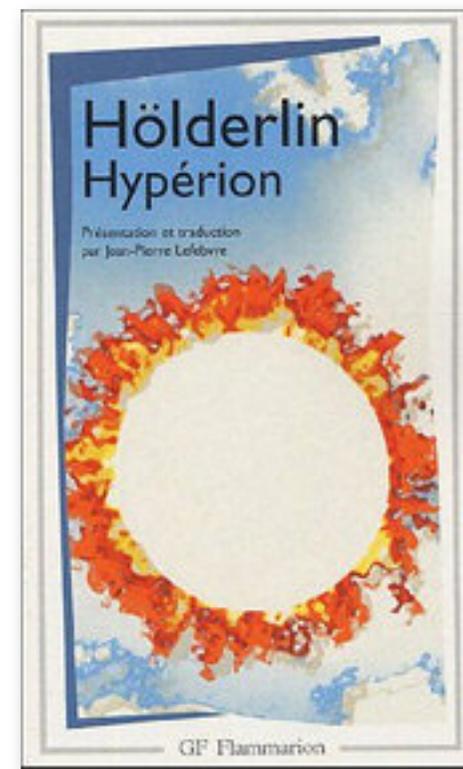
Toute la mythologie des dieux gréco-romains, l'orient mystérieux, la Bible, les sept merveilles du monde, les chevaliers errants, la lutte pour imposer la suprématie (personnelle ou populaire), des leçons de vie, de morale, d'espérance où la beauté côtoie l'abjection et le plus tragique des destins, celui

des enfants. Le futur y est décrit comme un vaisseau volant... "C'est l'épopée humaine, âpre, immense, – écroulée..." selon Hugo.

Ce livre est un de ceux qui me hantent et ne me quittent jamais.

## Hypérion de Friedrich Hölderlin

Rédigé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle par Friedrich Hölderlin, *Hypérion* relate de manière épistolaire le destin d'un jeune Grec, Hypérion. Il se confie à son ami Bellarmin au sujet de ses idéaux, de son grand amour Diotima, de son ami Alabanda avec qui il ira combattre les Turcs pour libérer sa patrie. Le lyrisme imprègne si fort ce texte qu'on se demande s'il ne s'agit pas d'un immense poème en prose. Les romantiques ne cesseront de se réclamer de Hölderlin, les philosophes également (à la suite de Heidegger) verront dans le langage poétique et pur de celui-ci l'essence même de la Parole.

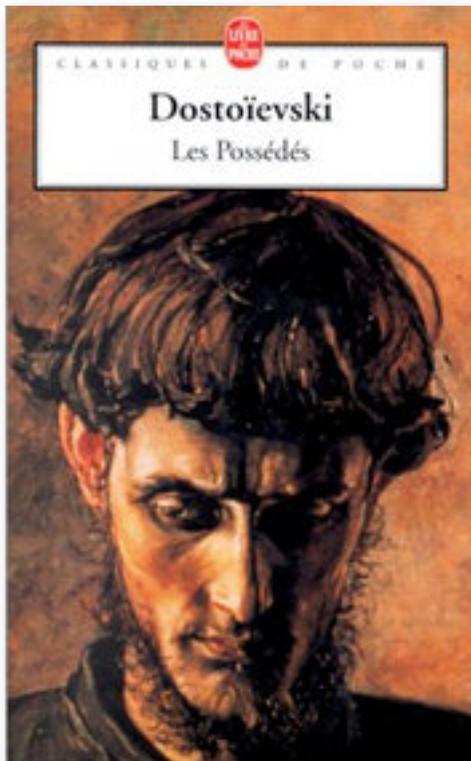


« Sais-tu pourquoi je ne me suis jamais soucié de la mort ? Je sens en moi une vie que nul dieu n'a créée, nul mortel engendrée. Je crois que nous existons par nous-mêmes, et que seul notre libre désir peut nous assurer des liens si étroits avec le Tout. »



Celui qui n'a pas lu et relu ces pages demeurera orphelin d'une certaine beauté, celle de l'absolu.

## Les possédés de Fyodor Dostoïevski



On est attiré et en même temps horrifié, dégoûté et subjugué par les personnages comme Nicolaï, Piotr Stépanovitch, Ki-

C'est la densité d'une part, la puissance évocatrice avec laquelle Dostoïevski met en scène ses personnages paroxystiques, le nihilisme qui suinte à chaque page, et d'autre part le personnage de Nicolaï Stavroguine qui m'ont proprement fasciné, hypnotisé dans ce roman. *Les possédés* ou *Les démons*, selon les traductions, sont les héros d'une fresque où le pessimisme russe, le fanatisme, la folie, la naïveté, la grandeur, le machiavélisme, l'imbécillité, la beauté, l'injustice, le mysticisme imprègnent le récit jusqu'à pos-

rilov, Chatov... Véritable fresque de la démesure qui nous plonge au cœur de la psychologie de l'abîme.

## La Geste des Princes-démons de Jack Vance



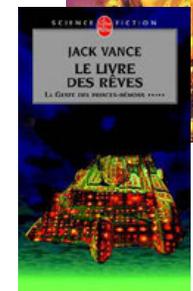
L'histoire de Kirth Gersen est une tragédie. À neuf ans, il assiste au massacre de toute sa famille par les cinq princes-démons, les plus grands criminels de la galaxie : Attel Malagate, Korkor Hekkus, Viole Falushe, Lens Larque, Howard Alan Treesong.

Formé par son grand-père, unique rescapé, Gersen va devenir la Nemesi des

cinq assassins. Chacun des volumes de cette épopée constitue un chapitre de sa vengeance. Les poursui-



vant de monde en monde, il élabore des plans machiavéliques pour les briser avant de les mettre à mort. Space opéra en même temps que roman policier futuriste, Vance nous convie avec cette geste à une chasse à l'homme sans équivalent.

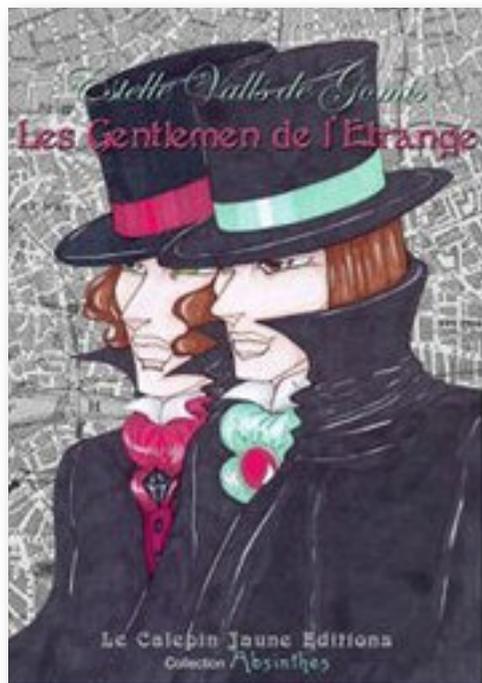


## Les Gentlemen de l'Étrange d'Estelle Valls de Gomis

Tout au long des neuf chapitres qui sont autant d'aventures surprenantes de nos héros, Wolfgang Bloodpint, dandy aux pouvoirs mystérieux, et Manfred Gladstone, psychiatre de son état, les grandes figures monstrueuses de la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle se dévoilent à travers des enquêtes tantôt horribles, tantôt féeriques, glauques ou dépayssantes. Du vampire aux zombies, du Wendigo au Kraken, du savant fou aux loups-garous, de la sorcière au fantôme, de la momie aux lutins... de Londres aux États-Unis, en passant par les monts helvétiques, Venise ou Biarritz, nos deux héros accompagnés de la belle et troublante Wilhelmine, d'Ernest, un souriceau de 90 centimètres qui parle, et de leur sympathique chien Dita, déjouent les pièges macabres, retrouvent et mettent fin aux agissements des assassins du surnaturel, monstres et autre nécrophile.

Cela pourrait être noir, très noir, pourtant l'humour est toujours

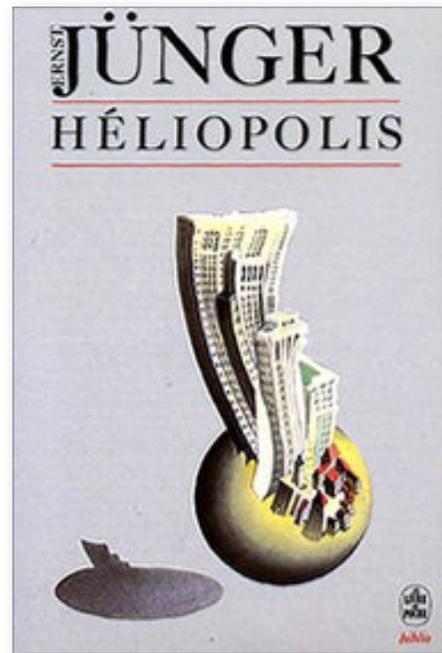
présent et se conjugue à l'intelligence du propos... dans l'ivresse d'un verre d'absinthe ou les griseries de l'opium. De plus, l'objet livre en lui-même est très beau, une dizaine d'illustrations superbes signées de l'auteur agrémentent fort à propos la lecture de ce roman. L'originalité de cet ouvrage, très pictural, vient également de l'accumulation des monstres... Une sorte de "catalogue" de la tératologie gothique.



**A**lain Valet est un poète mais il est aussi artiste-peintre. Dessins à l'encre, collages, art digital, marbrures, bois peints et sculptés, il a illustré des couvertures de romans et des webzines.

## Héliopolis d'Ernst Jünger

Il ne s'agit même plus de science-fiction teintée de philosophie, mais plutôt de philosophie teintée de science-fiction. Ambiance poétique, réflexion de haut vol, mise en scène de l'action entre les aspirations individuelles et la structure oppressante d'un état totalitaire, avec à la fin, l'advenue d'une espèce de "salut" dans l'imaginaire. Je suis tombé dans l'oeuvre d'Ernst Jünger assez jeune, à quinze ans. J'ai entamé *Héliopolis* sur la malle Ostende-Douvres. Le roman lui-même débute sur le retour du personnage central chez lui, en bateau... Ce mélange d'onirisme et de réflexion philosophique m'a imprégné pendant de nombreuses années. Le cas Jünger a été passionnément discuté, un peu comme celui du philosophe Martin Heidegger. L'un comme l'autre ont été à droite,

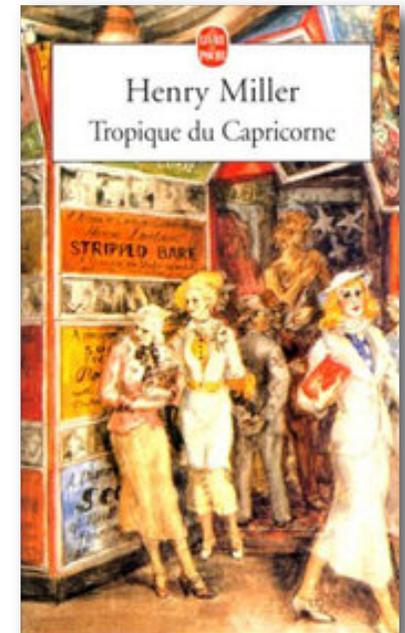


même très à droite à une période (début des années 30) où extrême-droite ne rimait pas encore systématiquement avec holocauste et extermination. L'un comme l'autre ont ensuite pris leur distance avec le régime nazi, s'y opposant même dans certains de leurs écrits.

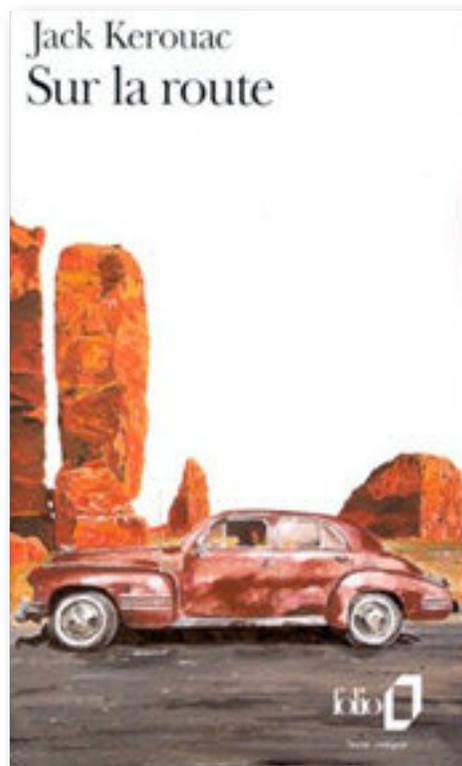
Les admirateurs d'Ernst Jünger sont souvent aussi passionnés que les détracteurs. Cet auteur compte des admirateurs aussi bien à gauche qu'à droite, et même à l'extrême droite, selon que l'on retient tel ou tel aspect de son oeuvre. Dans ce climat, il n'est pas simple de se faire sa propre opinion. Dans un premier temps, on peut se laisser aller, comme je l'ai fait pendant des années au plaisir de la lecture, de la rêverie et de la réflexion en suivant l'auteur dans ses romans philosophiques (*Héliopolis*, *Sur les falaises de marbre*, *Eumesvil*).

## Tropique du Capricorne d'Henry Miller

À quarante ans, Henry Miller décide de tout plaquer pour devenir écrivain. J'ai essayé de lire ce roman à seize ans et l'ai abandonné après 200 pages. J'étais resté hermétique à cette prose mêlant obsession sexuelle et délire verbal. À vingt ans, je l'ai repris et là, ce fut la révélation. Dans la foulée, j'ai lu plus d'une vingtaine de ses oeuvres, émailées d'envolées lyriques dont il a le



secret, des pages et des pages sans retour à la ligne, une vraie diarrhée verbale (les surréalistes sont passés par là.) Une petite citation mille-rienne : *“Tout ce que l’homme décide de faire, il le fait. C’est la belle et terrible chose avec l’homme, qu’il ait en lui le pouvoir et la faculté de réaliser ses rêves.”* (Souvenirs, souvenirs)



## Sur la route de Jack Kerouac

Kerouac, c’est le précurseur des hippies, mais au moment où la vague hippie déferla sur le monde, Jack était au bout du rouleau... Il avait déjà vécu tout cela quinze ans avant tout le monde. À l’époque (début des années 50), on ne parlait pas encore des hippies, mais de beatniks, on n’écoutait pas du rock mais du jazz. À part cela, tout était déjà là : la libération sexuelle, la défonce, les voyages, les philosophies orientales...

## Lettre au Gréco de Nikos Kazantzaki

Il s’agit de l’autobiographie de cet écrivain crétois. On y découvre comment son œuvre et sa vie sont intimement liées en un parcours spirituel d’une grande densité. À un niveau plus humain, il y relate sa rencontre avec Alexis Zorba (Zorba le Grec), personnage haut en couleurs, dont l’histoire lui a inspiré un livre, lui-même transposé à l’écran.



## Les contes Myalgiques de Nathalie Dau

La vraie poésie de ces contes, outre la beauté parfois cruelle et le rêve qu’ils déroulent dans l’esprit du lecteur, est dans le pouvoir créateur des mots. Les métaphores créent de nouvelles significations, ouvrent sur de nouvelles dimensions de sens. Les mots ne se contentent pas de raconter une histoire mais créent véritablement l’histoire.



L'Usine, le Plan, et le Destin illustré par Olivier (Akaz) Sanfilippo



Mardi 18 mars

19 h 20

Il s'appelle Christian. Il a cinquante-deux ans. Divorcé. Un enfant dont il n'a pas la garde. Il habite une petite ville du nom de Fumel, dans le Lot-et-Garonne. Il y est né, il y a grandi, il ne connaît que ce coin-là.

En ce moment, il est debout dans sa salle de bain, il se regarde dans son miroir. Il y contemple tristement son reflet aux yeux éteints, ses tempes grisonnantes. Un double menton est en train de pointer. Il faut qu'il se rase. Christian regarde sa montre d'un geste las. Il lui reste un peu plus d'une demi-heure avant d'être en retard au boulot. Ça ira.

Après son passage dans la salle d'eau, Christian ira dans sa cuisine. Il se plantera devant son placard et l'ouvrira. Il n'en sortira rien. Même rituel devant le frigo. Christian ne mange jamais à son réveil quand il travaille de nuit, comme c'est le cas cette quinzaine. Il ne sait jamais s'il doit prendre un petit-déjeuner ou un dîner. De toute façon, il lui suffit de penser à toute la nourriture qui va défiler tout à l'heure devant lui pour se couper l'appétit.

Christian travaille dans une usine, sur le plateau de Montayral. L'une des plus grosses du coin. Il s'agit d'une laiterie spécialisée dans la production de desserts lactés cuits au four. Rien que ça. Une dizaine de lignes de conditionnement, près de trois cents employés se relayant toutes les huit heures. Un anonymat quasi complet. Et c'est cela qui détruit le plus Christian, en vérité. Personne ne le connaît si ce n'est son chef d'équipe et ses collègues de la ligne IF. IF pour « Ile Flottante », mais on dit IF, c'est plus *management*. L'employé s'identifie

plus à une équipe « IF » qu'une équipe « Ile Flottante ».

Mais même parmi les autres employés, Christian est seul. Encore plus seul que dans son petit appartement lorsqu'il est assis sur son lit sans dormir, encore plus seul que dans son petit appartement lorsque la télé est éteinte, encore plus seul que dans son petit appartement lorsque la télé est allumée. Dans la laiterie, il n'est qu'un outil qui sert la cause de l'Usine et du Grand Patron. On ne lui demande que de se dévouer aux ingrédients, de les vider dans les cuves de mélange et de ne rien faire qui puisse perturber le sacro-saint planning. Oui, un outil. Un peu plus animé que les automates, mais tout aussi programmé. Pour qu'il fonctionne, de la même façon qu'on abreuve les robots d'électricité, on lui verse un salaire, et de la même façon qu'on effectue des roulements entre les machines, on lui permet de prendre des congés. Au moins devant la télé, Christian a encore l'impression d'être un homme. Il regarde une fenêtre ouverte sur le monde, et pas seulement sur Fumel ou sur l'atelier « IF ». Il est spectateur, mais il est un homme qui en regarde d'autres. Seul et anonyme, mais au moins un homme...

La mentalité de Christian est ainsi faite. Elle est un paradoxe total, il se perd lui-même parfois. Dans ces moments où la dépression le hante, il décroche son téléphone pour appeler son fils. Des fois, il compose même le numéro, mais il raccroche toujours avant que ne retentisse la sonnerie à l'autre bout du fil. Que pourrait-il dire à un jeune homme qui est parti avec sa mère à ses neuf ans et qui est maintenant un quasi inconnu ?

Rien.

Christian raccroche toujours. Mais Christian ne pleure pas.



Jamais. Il est bien trop orgueilleux pour cela.

Mardi 18 mars

23 h 40

La mécanique est bien huilée, les automatismes parfaitement programmés. Christian est à cent pour cent opérationnel. Et ce, depuis trois heures et quarante minutes. Même la panne de tout à l'heure, celle de la plateforme élévatrice qui apporte les ingrédients jusqu'aux cuves, n'a pas réussi à entamer sa cadence.

La feuille de planning est devant lui et dicte ses ordres. Pesée des ingrédients, mélange, mise en chauffe, mise en route des pompes, et le mix part en conditionnement. Fin du cycle, nettoyage, changement d'arôme, et ainsi de suite jusqu'à quatre heures du matin.

Mercredi 19 mars

00 h 10

Une fois n'est pas coutume, Christian s'accorde une pause en salle de repos. D'habitude, il préfère quitter l'atelier par la porte de secours, celle au bout du couloir ouest, mais aujourd'hui, celle-ci est condamnée par des palettes barrant le passage. Et c'est en voyant cette porte dénommée « sortie de secours » et l'amas de planches que l'idée a germé.

Oh ! au départ, ce n'était qu'un filet d'eau dans l'huile noire de

ses pensées. Invisible, inaudible. Mais les discussions et les rires de ses collègues, la solitude, l'anonymat furent, durant le reste de la nuit, autant d'affluents qui vinrent grossir le ruisseau pour le transformer en torrent. Christian tenait enfin sa revanche sur l'Usine, sur tout le monde. Sur le Grand Patron en personne. C'était une idée folle, une rivière emplie de tourbillons, un plan soudain et imprévisible. Mais tellement semblable à l'orgueil nouveau-né de Christian et au chaos de son esprit. Tellement loin de la platitude de sa vie...

Lundi 24 mars

16 h 15

Voilà six jours que le plan de Christian croît. Il étend ses rameaux tout en renforçant ses fondations. Inexorablement, il prend forme. Rien ne peut l'arrêter. Rien ne peut plus l'arrêter. Quelques heures après sa germination, il était déjà devenu le but unique de l'homme, son obsession, son fantasme. En deux journées, il était une entité dotée d'une vie propre, d'une volonté indépendante de celle de son créateur.

Inconsciemment, Christian était alors retourné dans son rôle d'outil. Mais il n'était plus au service exclusif de l'Usine. Il y avait maintenant sa créature, à soigner, à chérir, à nourrir constamment d'idées et de patience. Car pour que le Plan puisse être mis à exécution, il fallait réunir beaucoup de conditions favorables au même moment.

Mais, comme pour couronner le tout, comme pour conforter Christian dans ses intentions, le Destin était entré dans la danse et



s'était mis à lui sourire. L'audit de sécurité du site que feraient le Grand Patron et le service Sécurité, le surlendemain, n'était-il pas le signe que les astres lui étaient favorables ? Assurément ! Pour Christian, il s'agissait de la preuve incontestable que son heure de gloire était venue. Bientôt, il serait un héros !

Mardi 25 mars

16 h 35

Christian doit faire vite. Il a vingt minutes devant lui avant que le programme de nettoyage des conduites de conditionnement ne soit terminé. Au fond de lui, le Plan s'inquiète. Il y a tellement de choses à mettre en place, à vérifier. Il suffirait d'un oubli, d'une erreur d'inattention pour faire passer l'homme de son futur piédestal de sauveur à celui de meurtrier.

Au fur et à mesure que l'heure fatidique approche, Christian se rend compte qu'il joue un jeu dangereux, et qu'il ne le joue pas seul. Même si le Plan est une perfection, comment être certain que le Grand Patron et ses suivants réagiront correctement ? Il est encore temps de faire machine arrière...

Une douleur soudaine vrille la tempe de Christian. C'est le Plan qui manifeste sa colère. Non, impossible d'abandonner maintenant, lui dit-il. S'il ne fait rien demain, il restera un paumé, un perdant toute sa vie ! L'Orgueil prend le relais dans les pensées de l'homme. Impossible de reculer. Christian n'a jamais reculé. Même lorsqu'il avait eu une dernière chance de sauver son mariage. Il était allé jusqu'au bout, et tant

pis pour sa femme, tant pis pour son fils ! Il en serait de même en ce lieu et en cette heure. Aucun retour en arrière n'était envisageable.

Christian passe la tête par la porte le séparant du reste de l'atelier et annonce à sa collègue qu'il prend une pause. Il se faufile alors dans le couloir. Les palettes sont toujours là, montagne inextricable de planches et d'échardes. L'homme tire sur l'une d'entre elles. Tout l'édifice bouge. Il suffirait de deux ou trois hommes motivés par la peur pour libérer un passage. Heureusement que le Plan avait prévu cette éventualité. De sa combinaison de travail tâchée, Christian sort plusieurs chaînes à gros maillons. Lentement, presque amoureuxment, il entremêle les liens d'acier entre les lattes et les cadenas aux supports des extincteurs. Une toile d'araignée des plus mortelles venait d'être tissée. On pourrait s'acharner autant que possible sur la structure, il serait impossible de débloquer le passage ou de briser les maillons, ou même les cadenas.

Il ne reste plus qu'à saboter les extincteurs, la porte coupe-feu entre les cuves de Christian et le couloir, et enfin subtiliser les manivelles qui servent à ouvrir les trappes d'évacuation de la fumée. L'affaire de quelques minute...

Christian retourne à son poste le visage souriant. Il est même en avance par rapport à ses prévisions. Pour la première fois, il est content de lui dans le ventre de l'Usine. Dans ses pensées, le Plan aussi est repu et rassuré. Calmes et sereins, ainsi sont Christian et sa création à la veille de leur sacre... La crainte d'être découvert n'effleure pas l'homme le moins du monde. Le Destin lui a déjà prouvé qu'il était de son côté...



Mercredi 26 mars

13 h 00

Christian est fébrile. Il ne tient pas en place et passe son temps à vérifier la température dans les cuves, les vitesses des pales de mélanges, à nettoyer son pupitre, à contrôler son stock intermédiaire d'ingrédients. En bref, Christian veut que les minutes défilent.

La prise de service a commencé avec un petit speech du chef d'équipe. Tout doit être nickel, tout doit être rangé, tout doit, tout doit, tout doit... Christian a eu un frisson de panique lorsque l'homme parla du couloir ouest, encombré par des palettes depuis plusieurs jours. Le chef avait alors demandé un volontaire pour charger tout cela sur un chariot et le mettre à la benne, la maintenance refusant de le faire. Christian s'était évidemment empressé de se proposer. Oui, tout serait fini avant la visite du Grand Patron, non, il n'avait besoin de personne. Oui, Christian avait conscience que l'audit ne serait pas validé sinon.

Christian a la situation sous contrôle. Il ne doit pas perdre son sang-froid maintenant.

C'est au tour du Plan de rassurer l'homme, de dérouler devant ses yeux les dispositifs sabotés, de répéter à son oreille la marche à suivre, de lui faire toucher dans son sac les bouteilles d'alcool à brûler pour faire démarrer le feu. Aucune raison de s'inquiéter. Aucune pour Christian en tout cas.

Mercredi 26 mars

13 h 30

Le voilà ! Il arrive dans l'atelier de production, le Grand Patron arrive ! Il franchit les portes coupe-feu qui séparent l'atelier du reste de l'Usine, précédé de ses troupes et suivi de ses servants. Direction des ressources humaines, direction logistique, direction production, responsable production Ile Flottante, chef d'équipe

Ils remontent l'atelier dans le sens inverse du process. Conditionnement en pack, four. Il se rapproche, il se rapproche vite même. Christian se saisit à la hâte d'une éponge, l'imbibe d'alcool et commence à tamponner les murs. Si quelqu'un le voit, il pensera que Christian nettoie une éclaboussure. Ou il y sera totalement indifférent. Anonymat et indifférence, toujours... Avec la peinture spéciale qui a été utilisée pour les peindre, il y aura une belle fumée bien épaisse. Le groupe se rapproche. Ils en sont au remplissage des coupelles, encore quelques secondes. Christian ne prend plus de pincettes. Il prend deux bouteilles et en jette de grandes rasades sur les murs et sur la porte que le Grand Patron va emprunter, en vide deux autres à proximité du couloir ouest. Un coup d'œil anxieux par la vitre. Personne ne semble avoir remarquer son manège. Quelques secondes de patience encore.

Mercredi 26 mars

13 h 58

Le groupe entre dans la section dévolue à la préparation du mix.



# L'Usine, le Plan, et le Destin par Anthony Boulanger

Christian ouvre la porte, s'efface pour laisser passer tout le monde. Personne ne lui serre la main, personne ne le salue, personne ne le regarde. Logique. Après tout, un homme dit-il bonjour à son marteau ou à sa visseuse ?

Noyée dans les odeurs de vanille et de lait, personne ne remarque celle de l'alcool à brûler. Le chef d'équipe emmène le Grand Patron dans le couloir, pour se rendre sur les aires de déchargement renouvelées. Christian jubile.

Ça y est ! Le groupe est nez à nez avec le cul-de-sac !

L'homme craque une allumette. Avant d'enflammer l'alcool, il regarde une dernière fois cet atelier qui a vampirisé tant d'heures de son existence, cet organe vital de l'Usine qui a pompé la vie hors de son corps. Christian a déjà l'impression de voir les flammes monter à l'assaut des murs, de voir les panaches de fumées noires et toxiques dresser leurs étendards en ce lieu, de voir les hommes s'acharner sur des palettes cadencées aux murs. L'allumette se consume. Christian la lâche. Il ne lui reste plus qu'à sortir de l'atelier et de sauver les personnes qu'il vient lui-même de piéger. Demain, il sera un héros...

Mercredi 26 mars

20 h 08

Sur les chaînes de télévision nationales

« Cet après-midi, dans les environs de la commune de Fumel, dans le Lot-et-Garonne, un drame a pu être évité de justesse. Tout de suite, notre reportage. » Une vingtaine de morts et une usine détruite

par les flammes, voilà ce qu'aurait été le bilan de la catastrophe si personne n'était intervenu. Heureusement, on ne décompte que quelques intoxications légères à la fumée et des murs noircis.

» Aujourd'hui, aux alentours de quatorze heures, les membres de l'équipe de direction de la laiterie de Montayral ont bien cru leur dernière heure arrivée. Acculés par un incendie d'origine criminelle dans un couloir sans issue, ils furent sauvés par Julien Frondin, jeune employé de la laiterie. « *Et bien, tout est allé vraiment très vite. Je devais aller vérifier mon planning de fabrication auprès de mon collègue des mélanges. Alors j'arrive devant sa porte, et là, par la vitre, je le vois craquer une allumette et la balancer au sol. Aussitôt, de grandes flammes sont apparues, et je l'ai vu sortir en courant. Alors ni une ni deux, je l'attrape au paletot et je le jette au sol, puis j'ai couru pour prendre le gros extincteur à mon poste et je suis revenu balancer un coup de mousse sur tout ça. C'était impressionnant, les flammes léchaient le plafond, et on voyait rien à deux mètres tant la fumée était épaisse. J'ai aspergé devant moi et les gens coincés ont vu le panache blanc de l'extincteur. J'ai pu les sortir de là grâce à ça ».*

» Pour en revenir à l'incendie lui-même, Christian Sautarne, le pyromane maîtrisé par Monsieur Frondin, a été arrêté par les forces de l'ordre. Il est inculpé, entre autres, de tentative d'homicide avec préméditation. Il a en effet avoué avoir saboté les dispositifs de sécurité et bloqué la sortie de secours du couloir dans lequel il a piégé son directeur. Sautarne pourrait être incarcéré pour au moins vingt ans. La peine pourrait être toutefois remise en cause par une expertise psychiatrique demandée par les enquêteurs.

» Acclamé par ses collègues, vivement remercié par le directeur



de l'usine à qui il a sauvé la vie, Julien s'est vu inviter à la préfecture pour une cérémonie de reconnaissance au cours de laquelle lui sera remise la médaille de l'Ordre national du Mérite. Monsieur le Président de la République lui-même a salué le courage et le sang-froid dont a fait preuve Monsieur Frondin en accomplissant cet acte héroïque.

» Dans sa ville natale de Fumel, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre, et c'est en fanfare que le nouveau héros a été accueilli. »

Jeudi 27 mars

02 h 00

*Le Plan. Le Plan m'a trahi.*



## L'auteur : Anthony Boulanger

Anthony Boulanger est un jeune auteur vivant sur Paris avec sa fiancée. Il partage volontiers ses passions et son imaginaire avec qui le désire, dont ses écrits, appartenant pour la grande majorité à la sphère SFFF.

Parmi ses auteurs préférés, Tolkien, Glen Cook, Roland Wagner, Orson Scott Card et Mathieu Gaborit occupent de bonnes places ! En ce moment, Anthony travaille sur un roman de fantasy mettant en scène oiseaux légendaires et malédictions, deux de ses thèmes d'écriture privilégiés !

## L'illustrateur : Olivier (Akæ) Sanfilippo

J'ai 26 ans. Mon nom est Olivier Sanfilippo.

Mes études : deux ans de Beaux Arts, puis changement d'orientation pour l'Histoire (actuellement Doctorant). Sinon en grande partie autodidacte (quelques bases aux Beaux Arts, mais bon !).

J'ai beaucoup travaillé dans le milieu du jeu de rôle amateur, participé à l'illustration d'aides du jeu de la *Voix de Rokugan* pour L5A, notamment la participation au *Recueil de Scénarios* publié par l'association, et actuellement avec le second opus, Fanzines *Qin*, Aide de Jeu pour Kuro, aussi sur le Prozine *Lance-Feu* (pour le jeu de rôle Hawkmoon), etc. Et j'ai participé à quelques fanzines littéraires : *Itinéraire*, *Souffle d'Eole*, *Nuits d'Almor...*

Désormais, je suis rentré par la petite porte de l'édition pro avec la future publication du Art Book de Drakaina (publié par SQP pour la version américaine et Sputnik pour la version française), et participé à plusieurs jeux de rôles qui seront édités, notamment celui des Ombres d'Esteren avec l'Association Forgesonges qui devrait être édité par Agate éditions.

Je continue à participer à de nombreux autres projets (amateurs et pros) à venir !

Pour la technique, je privilégie essentiellement les lavis, aquarelle, encres, acrylique. Un peu de palette graphique. Actuellement je tente de me diversifier un peu, vous devriez le constater dans quelque temps pour un projet de jeu de rôle encore secret ;), et je m'essaye à divers techniques.

Mes influences : le courant des maîtres de l'estampe japonaise, Miyazaki, Civiello, et tellement d'autres, bref, j'ai du mal à donner une liste exhaustive tant mes inspirations sont diverses.



**L**a vie est belle (It's a wonderful life) de Frank Capra.  
1946. 130 mn. Avec James Stewart, Donna Reed.

## Un conte de fées moderne

Le conte est le genre par excellence qui a vu se former le héros traditionnel. On trouve dans ces récits de notre enfance toutes sortes de personnages dotés de pouvoirs merveilleux, à qui il arrive moult péripéties extraordinaires, chargés de sauver le monde ou de combattre un redoutable méchant.

Le film de Capra, véritable conte de Noël moderne, ne fait pas exception. Les ingrédients de base sont réunis : une once de merveilleux, un personnage principal faible et innocent, un méchant puissant et méprisable, une pluie de bons sentiments, et même une morale...

Heureusement pour le septième art, la comparaison s'arrête



là. Car *La Vie est belle* est bien plus qu'un conte de fées hollywoodien, et Georges Bailey, plus qu'un simple « héros ».

Mais revenons à l'histoire. Nous sommes en 1945, c'est Noël. Alors que des milliers de familles célèbrent la naissance du Christ, l'heure n'est pas à la fête dans la petite ville de Bedford Falls. Les habitants de la bourgade prient pour un des leurs.

Georges Bailey, l'un des résidents les plus éminents de la ville, est au bord de la ruine. Cet homme, qui a passé toute sa vie à œuvrer pour le bien de la cité, risque de tomber en faillite. Depuis son enfance, il lutte pour ses concitoyens et a sacrifié tous ses rêves pour les autres. Il est devenu sourd d'une oreille en sauvant son frère de la noyade. Il a renoncé à son désir d'aller explorer le monde pour s'occuper de l'entreprise de prêts et de construction de son père. Il s'est opposé avec courage à la mainmise de Potter, un riche promoteur dont le seul but est d'écraser cette petite entreprise familiale pour exercer sa domination sur la ville et y faire régner son empire. Toute sa vie n'a été que lutte, envers et contre tous, malgré le désespoir et le découragement.

Mais en ce soir du 24 décembre, il est abattu. Son oncle Billy a perdu une importante somme d'argent qu'il devait mettre sur le compte de la société, provoquant une banqueroute. Devant cette ingratitude du destin, et voyant sa femme et ses enfants pauvres et malheureux, Bailey craque. Il n'y croit plus. Rien ne semble pouvoir le sauver. Il songe au suicide...

C'est alors que le merveilleux fait son apparition. Clarence, un ange de seconde classe, descend sur Terre pour lui venir en aide. Il va lui faire comprendre en quoi sa vie n'est pas ratée, comme il le pense.

Georges Bailey est alors transposé dans un espace-temps différent, où il n'existe pas et n'a jamais existé. Il peut voir les personnes qu'il a connues et aidées, mais celles-ci ne savent pas qui il est, puisqu'il n'est jamais venu au monde. Bailey se rend alors compte que, dans cet univers dont il était absent, tout est différent. Sa femme s'est mariée à un rustre et exerce un emploi ennuyeux. Son frère n'est pas devenu ce héros de la guerre que les journaux célèbrent. Il est mort noyé. L'entreprise de son père n'a pas tenu. Tous ceux qu'il n'a pas pu aider n'ont pas réussi. Et, comble de l'horreur, Bedford Falls est devenue Pottersville, l'empire du promoteur véreux.

L'ange lui ouvre les yeux et démontre en quoi son existence a influencé celle des autres, en quoi elle a été précieuse et importante. Voyant cela, Bailey réalise que ses sacrifices n'ont pas été vains, et se voit plus que jamais déterminé à vivre.

De retour à la réalité, tous les habitants de Bedford Falls sont chez lui. Et sa femme a une surprise : en sollicitant l'aide des gens, elle a réussi à reconstituer la somme perdue par l'oncle, ce qui va lui permettre de sauver l'entreprise. Tous ceux que Bailey a secourus dans sa vie lui montrent leur reconnaissance. Et Capra de conclure qu'un bienfait n'est jamais perdu.



Ce film est le pendant du conte de Charles Dickens, *A Christmas Carol* (1843), dans lequel un vieillard pingre et aigri reçoit la veille de Noël la visite de trois fantômes qui lui font revivre des moments de sa vie et lui démontrent qu'il ne trouvera la paix qu'en se dévouant aux autres.

*La Vie est belle* est considéré comme le chef-d'œuvre de Capra, et comme un chef-d'œuvre tout court. Le réalisateur lui-même estime avoir fait là son plus grand film, et James Stewart, l'acteur principal, pense avoir joué le plus beau rôle de sa carrière. L'œuvre reprend tous les thèmes chers au metteur en scène : la foi en l'être humain, la conviction que toute vie est utile. Ce thème, il le traite en donnant à son œuvre une dimension fantastique. C'est grâce à l'ange Clarence que Bailey retrouve sa combativité, et le spectateur avec lui. Cette incursion du fantastique dans la réalité a une vertu euphorisante, car elle engendre une véritable renaissance. Elle marque un tournant du film. Mais ce revirement n'aurait rien de magique s'il était traité de manière traditionnelle. Le réalisateur fait preuve d'humour en présentant un ange très loin de ressembler à l'image d'Épinal. Il est vieux, enrobé et n'a rien de candide (il ne pense qu'à obtenir ses ailes...). Il porte bien son nom du reste : *Oddbody*<sup>1</sup>.

## Une tragédie optimiste ?

Il faut bien le dire, d'habitude, les bons sentiments, les *happy ends* au cinéma sont un signe de mièvrerie et de banalité. Mais quand un film est si bien réalisé, joué avec tant de justesse par des acteurs convainquants, l'émotion est là, faisant appel à nos affects les plus intimes.

1. NDLR : « corps étrange », « drôle de corps ».



Du reste, il serait réducteur de ne voir dans cette œuvre qu'une avalanche de bons sentiments. Malgré les apparences, point de mani-chéisme chez le réalisateur sicilien. Ainsi, derrière cette fin heureuse a-t-on pu voir se profiler une certaine amertume et une inquiétude par rapport à la situation du pays. Le film évoque les problèmes de l'Amérique de l'entre-deux-guerres, la crise de 1929, les désillusions et l'émergence de nouvelles valeurs. Il dresse un portrait peu flatteur de la société capitaliste et de la démocratie. Ne serait-ce d'ailleurs pas pour contrer le pessimisme ambiant consécutif aux traumatismes de la guerre que Capra fait triompher l'humanisme ? Grâce à une alchimie dont seuls les plus grands ont le secret, il fait se succéder les rires et les larmes. Il a cette facilité de varier les genres et les tons, en alternant scènes jubilatoires et séquences dramatiques. Son analyse fine des sentiments de ses personnages crée chez le spectateur une empathie forte qui est la clef de cette réussite.

Car on les aime, ces personnages, et particulièrement ce Georges, qui est un « héros » et ne le sait pas. On a envie qu'il réussisse, on rêve d'un *happy end*. Quelque part, cet homme, incarné par un James Stewart plus juste que jamais, c'est nous. Une personne qui a dû lutter pour (sur)vivre. Un être qui, face aux difficultés, a renoncé à ses rêves.

Malgré les apparences, Georges Bailey n'est pourtant pas le héros parfait. Au contraire, c'est un homme bien ordinaire. Naïf, un peu trop idéaliste, têtu... On lui en veut lorsqu'il s'entête à poursuivre l'entreprise de son père alors qu'elle semble condamnée, refusant ainsi un bonheur qui pourrait être à sa portée. On lui reproche d'oublier de

vivre, et tous les actes manqués de sa vie. On est déçu lorsqu'il décide de se tuer pour mettre fin à ses malheurs, et en même temps, on le comprend si bien... C'est un être humain qui nous ressemble, à la recherche du bonheur, mais dépassé par les difficultés.



ces petites gouttes dans l'océan de l'existence, ces gestes de rien du tout qui font toute la différence.

En fait, ce que Georges Bailey nous rappelle, c'est que, si l'on cherche bien, quelque part, nous avons tous un héros en nous.

Frank Capra est un poète de l'ordinaire. Cette tragédie optimiste apporte un peu de rêve dans un monde désabusé. Alors qu'il reçut un accueil mitigé à sa sortie, car son humanisme n'entraînait pas en résonance avec les valeurs de l'après-guerre, il a trouvé son public dans les générations actuelles, et se voit programmer chaque année durant les fêtes de Noël. Sa magie et l'élan vital qui en émane font mouche. En cela, cette œuvre est intemporelle.



Ouaich man,

Je suis le grand frère de celui que tu as traité de con dans le premier numéro. C'est quoi ton adresse que je vienne te péter ta gueule de [REDACTED] ?!!

(la censure s'imposait)

Salutations adepte du ouaich,

Dans ce cas, je m'exécute. Je me dois de me montrer obligeant envers mes chers lecteurs. Voici mon adresse :

Palais de l'Élysée

55 rue du Faubourg-Saint-Honoré

75008 Paris

N'hésite pas à venir accompagné de tous tes amis.

Plus on est fous... plus on est de fous.

Et qui sait, vous deviendriez peut-être des héros malgré vous.



Salut Zab,

Tu dois le savoir, il y a une légende urbaine qui court sur Dahud, le tyran des Nuits d'Almor. Est-elle vraiment tombée dans une marmite remplie de chocolat quand elle était petite ?

Néo, un lecteur

Salut Néo,

Vous travaillez pour le FBI ? La CIA ?

Oui, c'est vrai, Dahud est une créature chocolatée. C'est sa force mais aussi sa faiblesse. Et puis ce n'est pas la seule dirigeante à avoir une faiblesse avec la nourriture. Il y a bien un président qui s'est étouffé avec un bretzel.

Bien à vous, fidèle lecteur.



Yo l'ami !

Hier, j'ai écrasé une araignée par inadvertance. Elle allait certainement manger un tas de mouches. J'ai donc sauvé de nombreuses familles de mouches.

Je suis bien un héros malgré moi, non ?

SpiderKill, le seul et l'unique

Salut à toi SpiderKill,

Avec une vie si trépidante, tu aurais dû nous écrire une nouvelle autobiographique pour ce second numéro.

Doommage pour nous...

Snif.



Coucou Zab,

Je t'adore ! Dis-moi, est-ce que Silence, est vraiment une tueuse profe...



Glop.

Tu n'as pas eu le temps de finir de ta phrase ??

Si tu es vivante, glougoute, hurle comme une ado boutonneuse fan de Tokio Hotel.

Zab qui prépare ses valises...



# Le courrier des lecteurs par Zab

Yop mec,

Un jour, un grand philosophe a dit :

"Dur, dur d'être un bébé". Tu en penses quoi ?

A+

Didier.

Yop à toi aussi Didier,

Je suis d'accord à 100 %. C'est pas facile de faire sur le pot sans en mettre à côté. Et puis la tape dans le dos à la fin de chaque repas pour le rototo, c'est plus vomitif qu'autre chose.

Et toi, que penses-tu de cette célèbre citation « The yes need the no to win against the no » ? Des intellectuels planchent sur la question depuis de nombreux mois, mais ils peinent à en découvrir toutes les subtilités.

Zab, grand fan de Jordy également



Bonjour Zab,

Je vous trouve très virulent avec les écrivains français contemporains. Pourquoi les détestez-vous ?

Nat.

Bonjour Nat,

Moi, détester les écrivains français contemporains ? Que nenni ! Je les adore ! D'ailleurs, j'en ai plein la cave. Des vivants, parfaitement. Ils sont propres et bien élevés. Au moment où je vous réponds, il y en a un qui est en train de déféq... d'écrire le second bouquin de Loana. Une merveille !

Zab



Coucou Zab,

Peux-tu me dire ce qu'est un écrivillon ?  
Est-ce un écrivain de petite taille ?

Zally, 23 ans, célibataire.

Oh, Zab et Zally... Hum

Un écrivillon est un auteur qui veut paraître modeste. Un écrivain est un auteur qui gagne de l'argent avec ses récits et qui peut donc se la raconter.



PS : 23 ans, célibataire ?  
C'est une invitation ?

Bonjour Cécile,

Ça dépend. Tu fais référence à quel milieu, à celui de l'écriture ou celui de la pornographie ?

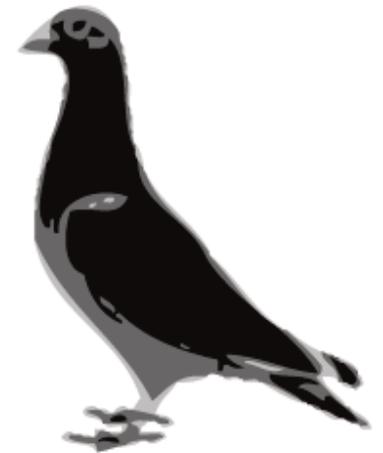
BONJOUR MONSIEUR ZABIMARU,  
J'AI UNE QUESTION TRES PRECISE A VOUS  
POSER... C'EST UN QUOI UN PREMIER JET ?



CECILE,  
8 ANS.

**P**our m'écrire, prenez votre plus belle plume, enfermez votre message dans une bouteille en verre et jetez-la à la mer. Si le courant est fort, je la recevrai en deux semaines. J'envoie un accusé de réception par pigeon voyageur. Prière de laisser des graines sur votre balcon.

Pour les lettres d'insultes, veuillez les envoyer à l'adresse donnée en réponse au premier courrier. Merci.



Mon pigeon UPS

## Première de couverture :

### Karma Seldreun (anciennement Yönten Lhamo) ou Angélique Kerval

Née le 30/10/1983 à Colmar, ayant une vie mouvementée entre deux familles, elle commence à dessiner très tôt, se plongeant dans un monde qui est d'apparence sombre et peuplé de monstres (qui de son point de vue ne sont que des protecteurs contre d'éventuels agresseurs). Après le lycée et un bac STT, elle rentre à l'atelier préparatoire aux beaux-arts de Colmar pour, l'année d'après, rentrer à l'École supérieure D'Art, Design de Mulhouse. Elle effectuera son cursus jusqu'en troisième année option Art où elle a reçu Diplôme. Aujourd'hui, elle est en cinquième année et prépare donc son diplôme équivalent à un Master 2.

En tant que nonne bouddhiste (d'où Karma Seldreun), elle se destine après le diplôme à l'étude de l'art sacré des Thangkas (peintures pieuses bouddhistes) auprès d'un maître, frère de Ringu Tulku Rinpoche (un très grand maître bouddhiste), pour devenir à son tour maître de Thangka et enseigner (ben oui, dans la vie, faut des objectifs).

#### ◦ Illustrations pour le fanzine *Encre Dansante* :

- Opus #1 « et les aiguilles de continuer de tourner »
- Opus #2 « la fin du monde arrive dans trois jours »
- Illustration à venir en couverture pour le troisième (western)

◦ Projet d'édition de "I.." : recueil de textes courts et moins courts ayant comme sujet l'absence directe de sujet, jouant sur la performance et mise en situation des textes, ainsi que les dégradés, couleurs, espacement des lettres pour pouvoir les lire chez soi.

◦ Réalisation de trois illustrations Fan Art *Star Wars* projetées sur écran plasma à l'avant-première à Paris

◦ Exposition à la Chapelle St Jean (Mulhouse) mars 2007, travail *in situ* : *Kerns*

◦ Performance à l'école supérieure d'art Mulhouse :

- Tranche de Quai #2 : diffusion sonore des rails du tramway de Mulhouse à travers six haut-parleurs dans le Hall.
- Tranche de Quai #3 : piano et didgeridoo gonflant un ballon à base de sachet coloré.



## Quatrième de couverture :

### Alexandre Dainche

Né en 1979 à Pompey, petite ville près de Nancy en Lorraine, tout jeune déjà il se passionne pour le dessin. Toute son adolescence se forgea autour de cette discipline, des films Walt Disney, auxquels il voue un culte sans aucune mesure. Il puise son inspiration dans la musique, notamment les bandes originales de films et de jeux vidéos, le métal symphonique. Mais aussi dans le cinéma, avec, par exemple le seigneur des Anneaux ou encore Narnia, des univers, des lieux où Alexandre établirait volontiers son pied-à-terre si, par chance, ils existaient.

Doté d'un bagage dans le commerce et la logistique, il a préféré se lancer à corps perdu dans sa passion pour en faire son métier. Illustrateur, oui, de l'espèce des autodidactes où les seules formations résident dans l'analyse des illustrations de ceux que l'on admire (Glen Keane, Tetsuya Nomura, Paul Bonner, Graffet et bien d'autres...). Il a donc dû apprendre seul, ce qui lui a permis d'acquérir une certaine expérience. De ce qui pourrait apparaître comme une faiblesse, il tire en fait une grande fierté.

Depuis, il travaille pour diverses maisons d'éditions dans le domaine littéraire mais aussi dans le milieu des jeux de société, pour la télévision, pour la presse, et récemment dans la musique. Rien ne lui fait peur, tout l'intéresse, c'est sans doute pour cela que l'on lui confie des projets aussi diversifiés... Qui sait ?

### Illustrations publiées :

- 12 illustrations pour le conte pour enfants « Le chapofleur » édités par Sputnik studios
- Illustration de couverture « Bilibulle » aux éditions Publibook
- Illustration pour le webzine *Les mots rêveurs*
- Mise en pages de la couverture et de certaines rubriques pour *jeu de rôle magazine* (directeur artistique du magazine)
- Illustrations intérieures pour *jeu de rôle magazine*
- Illustration de couverture pour *jeu de rôle magazine*
- Illustration-logo pour le webzine *Nuits d'Almor*
- Illustration pour les éditions Olibrius Céleste : *Alamänder*
- Illustration pour l'artbook « Dragon » de *Khimaira Magazine*
- Anthologie « Aube et Crépuscule » des éditions Griffé d'Encre
- Illustrations pour le conte « Voir avec le cœur » aux éditions Argemmios

Et plein d'autres à découvrir sur :

<http://pagesperso-orange.fr/alexandre.dainche/>



# Nos remerciements

Merci aux auteurs et aux illustrateurs : Caroline Ravel, Magali Villeneuve, Laurence Rodriguez, Alda, Anthony Boulanger, Akae, Alexandre Dainche, Karma Seldreun/Angélique Kerval.

Merci à tous ceux qui ont participé à l'appel à textes « Héros malgré lui ».

Merci à Laure Eslère, Magali Duez, Alain Valet et Cyril Carau pour leur agréable collaboration.

Merci à notre fantastique comité de lecture : Iluinar, Zordar, Alain Valet, Kaliom Lud, Herm, Mélusine.

Merci à tous les lecteurs du premier numéro pour leurs encouragements.

Merci à tous pour votre patience, la route a été longue pour ce second numéro et nous sommes touchés par votre gentillesse.

Enfin, merci à tous les esclaves de Terre d'Almor qui ont permis à mes collaborateurs de se défouler quand le tyran devenait trop insupportable.

*Dabud pour les Nuits d'Almor*





Rendez-vous au prochain  
et dernier tome...



En route pour l'Égypte !